

THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



ДЯГАНТ

ЭПАИИОГУЛЯЕ

LIBRARY, READING, ETI

ЭТИИЯТАН

LE PASSÉ,
LE PRÉSENT,
L'AVENIR,
COMÉDIES

CHACUNE EN UN ACTE
ET EN VERS.

*Reçues au Théâtre de la Nation, le 30
juillet 1791.*

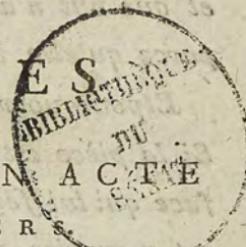
Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahuntur,
Virg. Georg. Lib. IV

PAR L. B. PICARD.

Prix 30 sols.

On les trouve à Paris.

A l'imprimerie du Postillon, rue Basse du
Rempart-de-la-Madeleine, N°. 22.
Chez Fievée, imprimeur, libraire, rue Serpente.
Chez Mlle Sulan libraire, au Palais-Royal.
Au bureau du Journal du soir, rue de Chartres,
Et chez tous les marchands de nouveautés.



Comment! Vous allez faire une préface?

Il le faut bien; si je n'en fais pas, comment voulez vous qu'on sache que cette pièce a été reçue, apprise, répétée au théâtre de la Nation, et tout à coup abandonnée par je ne sais quel motif: que je l'ai présentée depuis à tous les théâtres, et que nul n'a voulu la jouer, uniquement parce qu'elle est trop constitutionnelle.

Etpourquoivoulezvousqu'on sache tout cela? Si la pièce est bonne, ce n'est pas votre préface qui lui fera trouver des lecteurs; si elle est mauvaise, votre préface n'empêchera pas que tous vos exemplaires restent chez votre libraire.

Savez vous que ce que vous dites là est assez bien pensé; ma foi, vous avez raison, point de préface, et commençons par la comédie.

LE PASSE,
COMÈDIE
EN UN ACTE.



De l'Imprimeris du Postillon ,rue Basse-du-Rempart-de-la-Madeleine , N°. 22.

PERSONNAGES.

Le marquis DURIBAR.

L'abbé DURIBAR, son FRÈRE archevêque.

M. DUNOIR, riche bourgeois.

Madame DURIBAR sa femme.

Un jeune ABBÉ, précepteur du neveu du marquis.

DULIS, jeune auteur philosophe.

GRIPARD, procureur en la cour.

DESCHAMPS, valet du marquis.

Un PAYSAN, père de Deschamps.

Une jeune PAYSANNE, sœur de Deschamps.

Deux GARDES-CHASSES.

Un EXEMPT.

Un COURRIER.

La scène est au château du marquis, à 4 lieues de Versailles, à peu-près.

L'action se passe sur la fin du règne de Louis XV.



LE PASSÉ

COMÈDIE

SÇENE PREMIÈRE.

M. DUNOIR, L'ABBÉ.

M. DUNOIR.

J'en suis faché pour vous , mais vous avez grand tort ;
Parce que vousavez à vous plaindre du sort ;
A tout le genre humain vous déclarez la guerre ;
Jeune homme écoutez moi , vous avez fçu me plaire :
Je veux vous corriger , je me charge de vous.
Laissez votre Archevêque , & partez avec nous.
C'est par nécessité que vous vous faisiez prêtre ,
A vous à vos parens je peux servir peut-être.
L'église vous eut fait chanoine séculier ,

A

Moi , je yeux faire mieux , je veux vous marier.
 Mes deux filles bien-tôt vont quitter leur retraite.
 Faites assidûment la cour à ma Cadette.
 Vous avez mon aveu pour être son époux ,
 Et si vous lui plaisez , mon cher , elle est à vous.

L' A B B É.

Que dites vous , Monsieur.

M. D U N O I R.

Je dis ce que je pense.

L' A B B É.

Je ne vous parle pas de ma reconnaissance.
 Vous dévez la sentir , mais vous vous abusez ,
 Sais-je digne du bien que vous me proposez ,
 Votre fille , dit-on , est jeune , aimable , belle ,
 Quand j'aurois le bonheur de me faire aimer d'elle ,
 Depuis près de huit jours que Madame Dunoir
 Habite ce chateau , j'ai cru m'appercevoir
 Que tes intentions répondent mal aux vôtres.

L' A B B É

J'ai mes projets en tête & ma femme en à d'autres
 C'est tout simple , elle est noble & je suis roturier.
 Forcée en m'épousant de se mésallier ,
 Pour réparer le mal , ma pauvre fille ainée
 A Monsieur le Marquis d'avance est destinée.
 Ma femme avec sa fille espère bien un jour

Pouvoir sur nouveaux frais reparoître à la cour ,
Et pour rendre la dot un peu plus copieuse ,
De l'autre elle veut faire une religieuse ,
Mais moi , je ne suis pas un de ces sots maris ,
De leurs chères moi tiés esclaves très soumis.
Ne sachant ou loger , en arrivant de Suisse ,
Il fallut malgré moi qu'ici je descendisse ,
Je ne m'en répens pas puisque je vous ai vu ;
Sans vous je me trouvais dans un pays perdu .
Ce marquis Duribar est un sot petit maître .
Son frere l'Archevêque est un fort mauvais prêtre .
On dit qu'ils sont tous deux fort bien auprès du roi
Mais en revanche ils sont fort mal auprès de moi .
Qu'un autre , s'il le veut , se charge de leurs dettes ;
Pour avoir le plaisir de voir dans les Gazettes
Que sa fille à la eour jouit d'un tabouret
C'est un fort grand honneur , mais qui n'est pas mon fait .
Ma fille a fait un choix que j'autois fait moi même .
Un jeune homme charmant qui l'adore & qu'elle aime ,
Qui demeure à Paris & qu'en Suisse j'ai vu .
Par son honnêteté , par ses mœurs bien continu ,
Et qui peut aller loin à ce que j'entends dire .
Je ne m'y connois pas , mais je connois son cœur ,
C'est le jeune Dulis .

L A B B É

Qui , cet aimable auteur

Dont la philosophie est si douce & si bonne
Et qui fut pour cela proscrit par la Sorbonne .

LE PASSE.

M. DUNOIR.

Lui même , en ce château qui doit venir ce soir ,
Car il sait mon retour.

L'ABBÉ

Je brûle de le voir.

Pareille connoissance est précieuse à faire.

M. DUNOIR

Il ne tiendra qu'à vous d'être un jour son beau frère.

Eh bien qu'en dites vous ? les hommes à vos yeux

Déjà ne sont-ils pas un peu moins odieux ?

A l'amour en tout cas il faut ouvrir votre ame ,

Si vous haissez l'homme au moins aimez la femme.

L'ABBÉ

Homme trop généreux j'accepte vos bienfaits.

Je croirois vous manquer si je vous refusais ,

Mais me rendant heureux , croiez vous donc tout faire ?

Essuiez vous les pleurs de la nature entière ,

Osez examiner les choses d'icy bas :

Quel horrible tableau ne découvrez vous pas ?

Partout le foible rampe & le puissant opprime .

Partout , voyez régner le malheur où le crime .

Les grands contre le peuple , abbés contre Robins .

Femmes contre maris , dévots contre mondains .

Les secrètes douleurs , les chagrins domestiques ,

Passent peut-être encore les misères publiques .

Examinez nos loix , notre religion ;

Tout n'est qu'incertitude et contradiction .

COMEDIE.

cl 9

Il nous est défendu de parler , de nous plaindre,
Nous avons à souffrir et plus encore à craindre,

M. D U N O I R

Je veux que vous disiez la pure vérité.
Nos maux peuvent finir : après l'obscurité,
Nous voici parvenus aux tems de la lumière.
Le sage la dévoile et le peuple s'éclaire.

L' A B B È

Oui mais il nous faudroit de trop grands changemens.
Nous ne les verrons pas, Monsieur ; avec le temps,
Peut-être nos neveux briseront leurs entraves,
Mais nous esclaves nés , nous périrons esclaves.

(*On entend chanter derrière le théâtre*)

Tout le Village me l'envie ,
C'est une rage , une folie.

M. D U N O I R

Qu'elle est donc cette voix ?

L' A B B È

C'est l'Archevêque.

M. D U N O I R

Adieu

S'il chantoit quelque Pseaume à la gloire de Dieu,
Passe; mais pour chanter une telle fadaise.
Que diable a t-il besoin d'avoir un diocèse.
Sa véritable place étoit à l'opéra:
Il vient & je m'en vas.

SCENE II.

L' ABBÉ L' ARCHÉVEQUE.

L' ARCHÉVÈQUE.

Ah l'abbé, vous voilà.
 Je n'ai pas fermé l'œil, un fauteuil je vous prie.
 Comment me trouvez vous, je fais peur, je parle ?
 A propos, vous savéz que je vous veux du bien,
 Vous le voyez mon cher; il ne me manque rien,
 Cadet d'une maison plus noble qu'opulente,
 Je suis Prélat & j'ai vingt mille écus de rente,
 Je me vois à la cour sur un assez bon pié.
 Je suis aimé du maître & des grands envié.
 Je veux faire de vous dabord mon secrétaire.
 Soyez prêtre & bientôt je vous fais grand vicaire.
 Vous avez de l'esprit vous tournez joliment
 Le prône, le sermon, surtout le mandement ;
 Vous irez résider auprès de mes ouailles.
 Moi pour faire ma cour, je réside à Versailles.

L' ABBÉ.

Je ne mérite pas tant de distinction.

L' ARCHÉVÈQUE.

Si fait, j'aime qu'on ait de la religion.
 J'en ai beaucoup aussi. Ce matin même encore,

C O M È D I E.

ix

Pendant qu'on m'habilloit , un projet vient d'écloré
Dans ma tête.... Il faudroit pour qu'il put réussir ,
Que mes secrets desseins vinsent a s'accomplir.
Au reste attendez tout d'une telle entreprise.
Pour la gloire du Ciel & le bien de l'église ;
Vous voyez chaque jour que la foi s'affaiblit :
En dépit des censeurs , on pense & l'on écrit .
Faites bruler un livre , il renait de sa cendre ,
Et c'est un moyen sur de le mieux faire vendre .
Les Évêques avec un scandaleux éclat .
Sont en butte à l'outrage : un honnête Prélat
A le malheur d'avoir une jeune parente .
Soudain des médisans la disent son amante .

L ' A B B É

Pour arrêter le mal quels sont donc vos desseins ?

L ' A R C H E V È Q U E

J'ai souvent envié le sort de nos voisins .
Les heureux Espagnols , grace à Saint-Dominique ,
Ont banni de chez eux l'athée & l'hérétique
Chez nous on brûle un livre , ils en brûlent l'auteur :
Contre un de leurs prélates quelque mauvais railleur
Ose t-il s'égayer ? par amour pour lui même
De pieux familiers recueillent son blasphème ,
Le portent mot pour mot au grand inquisiteur ,
Et sans faire traîner son procès en longueur ,
Absous , purifié par une sainte flamme ,
On punit le coupable & l'on sauve son âme .

LE PASÉ

L'ABBÉ

Quoi vous dites du bien de l'inquisition ?

L'ARCHEVÈQUE

Sans doute , ah si jamais cette institution
 Venoit gracie a nos soins , à s'établir en France
 Qui pourroit du clergé balancer la puissance ?
 Au cœur du philosophe il porteroit l'effroi
 Et sur son trône iroit épouvanter le roi.
 Peut être est il douteux que jusques là l'on vienne
 Mais en s'y prenant bien , il n'est rien qu'on n'obtienne
 Le jour n'est pas bien loia peut être ou je pourrai
 Tourner au nom du roi , le royaume à mon gré.
 Pour l'intérêt du ciel alors & pour le votre ,
 D'un projet si chrétien déclarez vous l'apôtre
 Voilà de quoi mon cher vous immortaliser ,
 Et forcer Rome même , à vous canoniser ,

L'ABBÉ

Monseigneur j'ai gardé trop long-tems le silence .
 Il faut dire une fois au moins ce que je pense .
 J'ai , je ne scâi comment , gagné votre faveur
 Et de votre neveu , je suis le précepteur ,
 Votre protection , Monseigneur , est trop chere ,
 Vous m'avez regardé comme un vil mercenaire ,
 Payé pour vous servir & n'étant en effet ,
 De toute la maison que le premier valeat .
 Combien il a fallu m'avilir pour vous plaire
 A tous vos préjugés plier mon caractère

Apprendre au jeune Duc qu'il est un grand seigneur,
Qu'en écoutant son maître il lui fait trop d'honneur:
Je sens que j'ai trop loin poussé la complaisance
Et pour continuer j'ai trop de conscience.
De quel droit voulez vous pasteur intolérant,
Sur les opinions commander en tiran ?
La piété se perd parce qu'on vous outrage!
De quoi vous plaignez vous? le mal est votre ouvrage.
De reproches sanglans on vous ôse insulter,
Que faut-il faire; il faut ne les plus mériter.

L' A R C H E V È Q U E.

Mais comme il parle donc; quand vous serez en chaire
Prêchez, moralisez, si cela peut vous plaire.
Mais quand seul avec moi monsieur vous vous trouvez,
Gardez vous d'oublier ce que vous me devez.

L' A B B É.

Prés de votre never; ce que j'ai fait m'accutte,
Je ne vous dois plus rien; à l'instant je vous quitte.
Quant aux nouveaux bienfaits que vous me destiniez
J'étois loin de prévoir quel prix vous y mettiez.
De ceux que j'ai reçus le souvenir m'indigne
J'aurois trop à rougir si je m'en rendois digne

L' A R C H E V È Q U E.

Où sommes nous grand Dieu? va petit prestolet
Avant peu je saurai rabatte-toi caquet.
Tu vas d'abord passer deux ans au séminaire
Ensuite nous verrons.

SCÈNE III

L'ARCHEVÈQUE LE MARQUIS

LE MARQUIS

Eh lisez donc mon frere.

Lisez donc le billet qu'a l'instant je reçoi.

C'en est fait , la comtesse est maîtresse du Roi.

L'ARCHEVÈQUE prenant *la lettre*.

Dites vous vrai , marquis , ah la bonne nouvelle !

Que nous sommes heureux que notre sœur soit belle .

(il lit)

- “ Enfin mon cher marquis , tout est conclu d'hier .
- “ Le maître est mon esclave , en pareil cas , mon cher ,
- “ Vous savez bien comme il faut qu'on agisse .
- “ Je n'ai rien oublié : vertu , larmes , dépit ,
- “ J'ai pris le ton qu'il faloit que je prisse .
- “ Et je me suis conduite en personne d'esprit .
- “ J'ai déjà du ministre assuré la disgrace .
- “ Tenez vous pret à partir aujourd'hui ,
- “ Vous devinez a qui je destine sa place ,
- “ Dites au cher prélat que j'ai besoin de lui ,
- “ C'est grace a lui que j'ai su plaire ,
- “ Si je pêche ce n'est qu'à son intention ,
- “ En bon frere il me doit son absolution .
- “ Pour les fautes qu'il me fait faire .

» Je suis jusqu'à présent fort contente du roi,
 » Fasse le ciel qu'il soit toujours le même.
 » Il est bon prince au fond , & je crois que je l'aime
 » A dieu je vais regner c'est un charmant emploi.
 Que le prince est heureux ; à ma sœur il fait plaisir
 J'en serois jaloux , moi , si je n'étois son frère

L E M A R Q U I S

Ah ça , mon cher prélat ; ne perdons pas de tems
 Et prenons entre nous quelques arrangemens.
 Comment nous comporter quand nous serons ministres ?

L' A R C H E V È Q U E

Bon , écarter du roi tous présages sinistres ,
 Épargner au sultan le fardeau de régner
 Ne lui laisser de soin que celui de signer.
 Nous reposer , tandis que force secrétaires
 Payés bien cher feront bien ou mal les affaires.
 Avoir de beaux esprits honnêtement gagés ,
 Faire des espions de tous nos protégés
 Aimer jouer & boire en l'honneur de la France ,
 Nous montrer un moment à nos jours d'audience ,
 Promettre a tout le monde & tenir à bien peu
 Tout cela dans le fond , mon frere , n'est qu'un jeu.

L M A R Q U I S

A merveille mais moi je suis noyé de dettes.

L' A R C H E V È Q U E .

Je le suis comme vous : mais réflexions faites
 Je ne les payerai pas , chargeons nos héritiers
 Du soin de s'arranger avec nos créanciers.

L'E P A S S É

L E M A R Q U I S

Mes dettes sont encore moins fortes que les vôtres,
Je le scâis, mais comment pouvoir en faire d'autres
Sans argent, sans credit?

L' A R C H E V È Q U E

Rien de plus simple : il faut
Pour notre avènement établir un impôt.

L E M A R Q U I S

Oui : mais sous quel prétexte.

L' A R C H E V È Q U E

En déclarant la guerre.

L E M A R Q U I S

J'y pensois ; mais à qui ?

L A R C H E V È Q U E

Que scâis-je ; à l'Angleterre ;
À l'Espagne, qu'importe ? une misère , un rien ,
Peut embraser l'Europe : alors il faudra bien
Que le peuple se rende & qu'il paye en silence.
Les soldats sont traités un peu trop bien en France ,
Nous pouvons spéculer sur leur solde , leur pain ,
Pour manger du pain noir , on ne meurt pas de faim
Et l'on ne s'en bat pas avec moins de vaillance.

L E M A R Q U I S

J'entends, en faisant faire aux soldats pénitence
Le trésor se remplit pour que nous le vuidions
C'est un tour très plaisir qu'au peuple nous jouons

COMEDIE.

17

LE MARQUIS.

Oh , très gai , mais des grands craignons la jalouſie.
Ma ſœur règne aujourd’hui , parce qu’elle eſt jolie ,
Mais chacun pour ſa femme ou ſa fille , ou ſa ſœur ,
Du poſte qu’elle occupe oſe briguer l’hoñeur.

L’ ARCHÉVÈQUE

De tant de concurrents , il faudroit nous défaire ,
Et nous perpétuer dans notre ministère ,
Il en eſt un moyen bien ſimple ſelon moi .
Ma ſœur peut me choiſir pour confeffeur du Roi
Amoureux de la ſœur , & pénitent du frere ,
Si nous n’y conſentons , le Roi ne ſe rien faire .
Ma ſœur a beau vieillir & perdre ſa beauté ,
Je force ſon amant à la fidélité
De la religion empruntant la puissance ,
Je lui fais de l’aimer un cas de conſcience .
Et vous ſcaverez le ſort de la veuve Scarron .

LE MARQUIS.

Il n’en viendra jamais à ce point .

L’ ARCHÉVÈQUE.

Pour quoi non ?
J’ai de l’efprit autant que le plus fin jésuite ,
Vous de même , ma ſœur eſt pleine de mérite .
On obtient tout , aidé des femmes & du ciel .
A propos quel eſt donc cet ennuyeux mortel .
Que vous avez ici .

LE P A S S E
L E M A R Q U I S.

C'est un millionnaire.

Parlez mieux s'il vous plaît de mon futur beau père,

L' A R C H E V É Q U E.

Quoi ce M. Dunoir ce bourgeois.

L E M A R Q U I S

Justement.

Sa cadette est dévote & veut vivre au couvent ,

L'autre aura tout son bien & j'ai droit d'y prétendre.

La madame Dunoir ne veut que moi pour gendre,

Et comme leur fortune est assez à mon gré.

A tout événement ma foi j'épouserai.

L' A R C H E V É Q U E.

Vous ferez bien; au fond c'est un homme estimable.

Sa femme à la fureur de se croire adorable,

Quoiqu'elle soit un peu déjà sur le retour ,

Moi je me divertis à lui faire la cour.

L E M A R Q U I S

Chut la voilà

S C E N E I V .

L E M A R Q U I S , M A D A M E D U N O I R

L' A R C H E V É Q U E.

L' A R C H E V É Q U E.

Venez, venez, ma belle dame,

C O M E D I E.

19

Vous êtes aujourd'hui charmante, sur mon ame
Nous faisions votre éloge.

M A D A M E D U N O I R

Ah vous êtes trop bons
Messieurs.

L' A R C H E V È Q U E

C'est donc ce soir enfin que nous jouons:
Pour repasser mon rôle, il faut que je vous laisse,
Je fais colin, adieu, ma charmante maîtresse.

M A D A M E D U N O I R

Colin sera très bien rendu par Monseigneur,

S C E N E V.

L E M A R Q U I S M A D A M E D U N O I R

L E M A R Q U I S

Quand vous décidez vous à faire mon bonheur,
Madame, vous sçavez que j'aime votre fille?
Je ne la connois pas, mais on la dit gentille
Elle vous appartient & cela me suffit.

M A D A M E D U N O I R

Son père me désole, il à si peu d'esprit
Qu'il ne sent pas l'honneur que vous voulez lui faire
Un autre me dit-il à sa fille a sçu plaire,

LE MARQUIS

Quel fortuné mortel a donc touché son cœur ?

MADAME DUNOIR.

C'est le petit Dulis, un médiocre auteur,
Qui croit que le talent supplée à la naissance
Qui sçait depuis deux jours Monsieur Duncir en France
Et doit venir le voir aujourd'hui même ici.

LE MARQUIS

Chez moi ! l'on me prend donc déjà pour un mari ?

MADAME DUNOIR.

Ses ouvrages sont pleins du préjugé vulgaire,
Qu'étant tous ici bas enfans d'un même pere,
Les hommes en naissant sont tous égaux entr'eux.

LE MARQUIS

Mais vous me parlez là d'un homme dangereux ;
Et peu content encore d'insulter la noblesse,
D'aimer ma prétendue, il a là hardiesse ;
Oh je vous ferai voir homme à principes faux !
Que les hommes ici ne sont pas tous égaux.
Laissez moi faire ; c'est pousser l'impertinance,
Un peu loin que d'oser imprimer ce qu'on pense,

MADAME DUNOIR

Grace pour lui, marquis.

LE MARQUIS écrivant

Non il est tant de sots.

Qui croiroient bonnement de semblables propos

COMÉDIE

21

Que non pas tant pour moi , que pour la France entière
 Il est bon d'en punir l'auteur incendiaire ,
 Ecoutez.

(*Lisant la lettre qu'il vient d'écrire*)

Mon cher duc , chez moi dans ce moment ,
 Je possède un auteur qui s'est permis d'écrire ,

Une épouvantable satire ,
 Contre les loix & le gouvernement .

De corriger son insolence ,

Si l'on vouloit prendre le soin ,

Le drôle a de l'esprit & pourroit aller loin ,

A la Bastille on peut par pénitence .

Faire enfermer Monsieur Dulis .

M A D A M E D U N O I R

A la Bastille , o ciel , y pensez vous marquis ?

L E M A R Q U I S .

Je lui fais trop d'honneur , ou pourroit-il mieux être ?

Un pareil drôle est fait pour aller à Bicêtre ,

(continuant de lire

Envoyez moi donc s'il vous plaît ,

Une des lettres de cachet ,

Dont vous tenez chez vous une manufacture ;

Tout a vous , mon cher duc , & puis ma Signature .

Il appelle un laquais..

Holà ; faites partir un courrier sur le champ

Qui porté cette lettre au duc de Saint-Florent. B

LE PASSÉ

MADAME DUNOIR

Vous êtes bien cruel.

LE MARQUIS

Et vous êtes trop bonne.

Je ne veux dans le fond le malheur de personne ,
 Mais quand ils sont de trop , on enferme les gens.
 Il ne tiendra qu'à vous qu'il n'y soit pas long-tems;
 Faites moi dès demain épouser votre fille
 Dès demain je le fais sortir de la Bastille.

MADAME DUNOIR

Allons , je vais encore parler à mon mari.
 Mais ce pauvre Dulis qui vient voir son ami
 A ce qu'on lui prépare est bien loin de s'attendre.

LE MARQUIS

Songez que s'il est libre , on le fait votre Gendre.

MADAME DUNOIR.

Ah cela n'est pas bien ; son sort me fait pitié
 Et je souffre avec vous de me voir de moitié ,
 Mais ne me rendez pas au moins plus criminelle ,
 Et que ma fille en vous , trouve un époux fidèle.

(Elle sort)

LE MARQUIS seul

Ah je vous le promets. Pauvre femme ! son cœur
 Ne peut pas supporter encore une noirceur.
 Ah nous la formerons ; ma sœur est favorite ,
 D'un rival dangereux me voilà bien-tôt quitte.

Je dois être content de tout ce que j'ai fait.
Deschamps, Viens m'habiller.

SCENE VI

LE MARQUIS, UN VIEUX
PAYSAN, DESCHAMPS, DEUX
GARDES CHASSEES.

(*Deschamps entre d'un côté, Le paysan et les Gardes de l'autre.*)

UN DES GARDES au vieux Paysan

Votre cas n'est pas net:
Pour tout autre délit, peut-être il feroit grace,
Il ne badine pas quand il s'agit de chasse.

LE MARQUIS

Qu'est-ce?

LE GARDE

Ce paysan, Monseigneur, ce matin,
S'est oublié jusqu'à tirer sur un lapin.

LE MARQUIS

En prison, pour si peu, faut-il qu'on me tourmente?

LE GARDE

C'est qu'il a cinquante ans.

LE MARQUIS

Il en auroit soixante.

LE PASSÉ

L'ordonnance est précise & l'age n'y fait rien.

LE PAYSAÑ

Mon bon seigneur , je n'ai qu'un petit champ pour bien
Tous les jours vos lapins y viennent par centaines ,
Il faudroit donc n'avoir pas de sang dans les veines ,
Pour se laisser voler sans tuer le voleur.

DESCHAMPS

Juste ciel ! c'est mon père: ah grace, monseigneur ,
Je fis souvent pour vous taire ma conscience ,
Je vous aidai souvent à tromper l'innocence ,
A ranger des maris dans la classe des sots .
Si je fus un vaurien , pour prix de mes travaux ,
De mon peu de scrupule & de mon scavoir faire ,
Daignez lui pardonner, Monseigneur , c'est mon père.

LE MARQUIS

J'en suis, mon cher Deschamps, désesposé pour toi.
Il n'en ira pas moins en prison.

DESCHAMPS

Mais pourquoi.

LE MARQUIS

Tu dois , depuis deux ans passés à mon service ,
Scavoir que quand j'ordonne , il faut qu'on obéisse .

DESCHAMPS *à son pere.*

Je connois un moyen très sur pour l'attendrir .
Tuez un peu le tems ; je m'en vais revenir .

(il sort)

SCÈNE VII.

LES PRÉCEDENS HORS DESCHAMPS.

LE PAYSAN

Qu'elle distance hélas ! de mes peines aux vôtres !
S'il vous manque un lapin, vous en avez bien d'autres,
Mais moi, si vous m'ôtez à mes enfans, demain
Peut être ils sont réduits à mendier leur pain.

LE MARQUIS

Paix, je suis humain, bon ; le mercure de France
Périodiquement cite ma bienfaisance.
J'honore mes vassaux de ma protection ;
Mais ils n'ont pas pour moi la moindre attention.
On tire mon gibier jusques sous ma fenêtre :
Ah je vous ferai voir que je suis votre maître ;
Il faut faire un exemple, & j'espère, faquins,
Que vous respecterez mes droits sur les lapins.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DESCHAMPS, UNE JEUNE PAYSANE.

DESCHAMPS.

Fermerez vous l'oreille à toute la famille ?

Soit, rejetez le fils, mais écoutez la fille.

LE MARQUIS

Ta sœur ?

DESCHAMPS

Pour vous servir.

L E P A S S È
L E M A R Q U I S

Elle est fort bien vraiment
Le drôle sait mon foible, approchez, belle enfant,
Point de timidité, qu'avez vous a me dire?

L E P A Y S A N

Rien du tout, Monseigneur, ma fille se retire :
Vous n'avez pas daigné m'accorder mon pardon
Il faut bien me soumettre, & je vais en prison.

L E M A R Q U I S

Allons, pour cette fois encore, je te pardonne,
Mais n'y retourne plus,

(à *Deschamps*)

J'en y suis pour personne

Entends tu ?

(à la jeune paysanne)

Restez vous, je veux vous dire un mot.

L E P A Y S A N

Permettez, monseigneur.....

L E M A R Q U I S

T'en iras tu maraud ?

D E S C H A M P s á son père.

Partez donc; monseigneur va se mettre en colère

L E P A Y S A N á son fils.

Malheureux ! il falloit laisser punir ton père

D E S C H A M P S

Vous vous moquez; j'assure une dot à ma sœur.

(*Deschamps et les deux gardes entraînent le Paysan malgré lui*).

SCENE IX

LE MARQUIS, LA JEUNE PAYSANNE

LE MARQUIS

Vous voyez, je fais tout pour vous, mon petit cœur,
Tant qu'elles ont l'esprit de n'être pas cruelles.
Je ne fais ce que c'est que d'affliger les belles.

LA JEUNE PAYSANNE

Excusez, monseigneur, mais mon père m'attend.

LE MARQUIS

Votre père peut bien vous attendre un moment;
Vous devez vous louer, je crois de ma clémence;
Mais j'exige en retour quelque reconnaissance.

LA JEUNE PAYSANE

J'en ai pour vous autant que je dois en avoir.

LE MARQUIS *la plaçant devant une glace*
Ma belle enfant, jetez les yeux sur ce miroir,
Dites, ce joli teint & ce charmant visage
Ont ils été créés pour rester au village?
Laissez la votre père, & venez à Paris.
Je vous promets un soin, des bijoux, des habits,
Et pour premier laquais, vous aurez votre frère.

LA JEUNE PAYSANNE

J'ai me mieux être ici servante de mon père,
Que d'avoir à Paris mon frère pour valet.

LE MARQUIS

Oui, mais je puis détruire aussi ce que j'ai fait
 À des conditions¹, moi, je promettois grâce
 Il faut pour l'obtenir, que l'on y satisfasse.

LA JEUNE PAYSANNE

C'est punir qu'accorder une grâce à ce prix.

LE MARQUIS

Mais vous n'y pensez pas ; refuser un marquis !

LA JEUNE PAYSANNE

Monseigneur n'a-t-il pas autre chose à me dire ?

LE MARQUIS.

Ma foi non.

LA JEUNE PAYSANNE

En ce cas, souffrez qu'on se retire
 (Elle sort.)

LE MARQUIS seul.

Ceci devient piquant, ah parbleu, je vaincrai
 Cette vertu sauvage, où bien je ne po urrai.
 Deschamps.

SCENE X.

DESCHAMPS, LE MARQUIS

DESCHAMPS.
 Monsieur.

LE MARQUIS.

Ta sœur avec moi reste seule
 Et je crois la tenir ; point, c'est une bégueule,

COMÉDIE.

29

Un dragon de vertu qui n'entend pas raison.

D E S C H A M P S.

C'est que deson vieux pere elle aura pris leçon ;
De nuire à ses enfans le bon homme a la rage ;
Si je l'en avoiscru, je serois au village,
A labourer la terre au lieu d'être à Paris
Le confident heureux de monsieur le Marquis :

L E M A R Q U I S.

A mes prétentions, c'est l'honneur qui s'oppose !

D E S C H A M P S.

L'amour y pourroit bien entrer pour quelque chose :
Le beau Lucas de près lui fait la cour.

L E M A R Q U I S.

Pourquoi

S'il est joli garçon, ne fert-il pas le roi ?
Assés d'autres sans lui cultiveront la terre
Je veux du beau Lucas songer à me défaire
Tu n'es pas scrupuleux toi ?

D E S C H A M P S

Fi donc Monseigneur.

À la petite, à moi vous faites trop d'honneur.
Je me suis bien défait de mes façons grossières ,
J'ai des gens comme il faut adopté les manières ;
Tout le monde à Paris se conduit comme moi
Je fais pour Monseigneur, ce qu'il fait pour le roi
Je suis au fait.

LE MARQUIS

Suffit, que tu ferois aimable,
 Deschamps, si tu pouvois la rendre un peu traitable
 Ma petite maison est un endroit charmant
 Si ta l'y conduisois.

DES CAMPS.

Eh mais très aisément

Sous un prétexte en l'air, à l'instant je la mène
A deux cens pas d'ici : là j'ai soin qu'il se tienne
 Une chaise de poste & quatre de vos ge ns ;
 Et six chevaux légers prenant le mord aux dents
 La font rapidement rouler hors du village ;
 La petite maison devient son appanage
 Et nous la déposons au fond de son boudoir.

LE MARQUIS.

Fort bien , & moi sans bruit je m'échappe ce soir,
 Il ne me faut qu'un mot pour réduire la belle.

DES CHAMPS.

Fort bien, je vais la rendre heureuse en dépit d'elle.

(il sort)

LE MARQUIS seul

C'est un Garçon d'esprit que ce pauvre Deschamps ;
 Un bon frère qui veut le bien de ses parens :
 Qu'il sçache de sa sœur m'assurer la conquête
 Et j'aurai soin de lui , j'aime qu'on soit honnête.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, M. GRIPARD.

LE MARQUIS.

Eh c'est Monsieur Gripard mon très cher procureur.

M. GRIPARD.

De Monsieur le marquis très humble serviteur.

M. GRIPARD.

A quel heureux hazard dois je votre présence ?

LE MARQUIS.

Pour deux jours au palais nous sommes en vacance
Tous mes confrères vont pour prendre l'air aux champs,
Mais moi je viens chez vous mieux employer mon temps.
Procureur en la cour, & votre secrétaire
Subdélégué, bailli, juge de votre terre
Je ne scias ce que c'est que prendre du repos;
Je viens, me delasse en changeant de travaux,
Tenir mon audience & tirer la milice.

LE MARQUIS

Ah parbleu, vous allez me rendre un grand service
Pourriez vous bien donner l'honneur du billet noir
Au nommé Lucas.

M. GRIPARD

Oui mais je voudrois savoir

LE PASSÉ

A quelle intention l'honneur qu'on lui destine?

LE MARQUIS.

C'est que c'est un garçon bien fait, de bonne mine.

GRIPARD.

La ruse est innocente & se peut employer,
Pour enrichir l'état d'un nouveau grenadier.

LE MARQUIS.

Sans doute: eh bien Gripard, comment vont les affaires?
En juge t-on beaucoup?

GRIPARD.

De pareilles misères
Sont bien loin d'occuper nos sages magistrats,
Les procès sont nombreux, mais on n'en juge pas.
La cour a des objets de plus haute importance.
Ne faut-il pas au roi faire une remontrance,
Sur son dernier édit.

LE MARQUIS.

Eh quoi le parlement
Refuse donc toujours son enregistrement?

GRIPARD.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Et de quel droit prétend il au monarque
Oter de son pouvoir la plus insigne marque.

GRIPARD.

La cour pour refuser a bien autant de droits

COMÉDIE

33

Que le monarque en a pour proposer des loix.

LE MARQUIS

Comparer du palais la puissance usurpée
Au pouvoir que nos rois, de Dieu, de leur épée
Tiennent directement.

M^d. GRIPARD

Soyons de bonne foi,
On ne nous entend point : les Parlemens, le roi
Ont des prétentions folles en conscience.

LE MARQUIS

A qui donc appartient la suprême puissance ?

GRIPARD. (*en confidence au marquis*)

Au peuple.

LE MARQUIS.

Vous riez ?

M^d. GRIPARD

Je ne plaisante pas,

Avec crainte je vois s'élever nos débats
Nous nous invectivons tout haut les uns les autres,
Nous montrons le néant de vos droits et des norres
Et quand nous nous disons ainsi nos vérités,
Du peuple avidement nous sommes écoutés.
Vers son terme par nous sa raison s'achemine,
Et c'est de là qu'un jour viendra notre ruine.

L E P A S S É
L E M A R Q U I S

Eh mais, s'il est ainsi, que n'enregistrez vous ?

M. G R I P A R D.

Pourquoi toutes vos loix frappent-elles sur nous?
Nous favoriserions de bon cœur vos manèges,
Mais il faut respecter au moins nos priviléges

L E M A R Q U I S

Vous avez bien raison, c'est ce que je leur dis;
Pour épargner les grands frappez les petits;
Ceux ci se laisseront tout prendre sans se plaindre,
Ceux-là se plaignent haut & sont vraiment à craindre
Si je gouverne un jour, c'est ce que je ferai ;

M^d. G R I P A R D

Et vous ferez fort bien, mais je vous reverrai,
Le sommeil chaque nuit me fuit avec constance;
j'ai besoin de dormir, je vais à l'audience.

(il sort)

L E M A R Q U I S seul

Si je calcule bien; la petite Deschamps
Doit déjà se trouver au pouvoir de mes gens
Eh mais, voici son frère.

S C E N E X I I

L E M A R Q U I S , D E S C H A M P S tout échevelé.

L E M A R Q U E S

Eh bien est elle en route?
Elle a beaucoup gémi, beaucoup crié sans doute

DESCHAMPS

Que n'a-t-elle crié moins haut pour mon malheur

LE MARQUIS

Quoi, qu'est-il arrivé?

DESCHAMPS

Mon innocente sœur

Eroit déjà, Monsieur, dans la chaise de poste.

Chacun de nous près d'elle avoit choisi son poste,

Un jeune homme à cheval suivi de son valet

Entend ses cris, accourt, de vingt coups de fouet,

Il a gratifié déjà tous mes confrères

Qui sentant sur leur dos tomber les étrivières

Prennent la fuite: moi, plus brave ou moins peureux

Je prétends résister, mais un bras vigoureux

De deux larges soufflets colore ma figure,

Me fait rouler tremblant au bas de la voiture,

Ma sœur juge qu'il est tems de s'évanouir;

Tandis que l'inconnu cherche à la secourir,

Je m'échappe, j'accours encor tout hors d'haleine

Pour fuir de nouveaux coups & vous compter ma peine

LE MARQUIS

Lache!

DESCHAMPS

D'un honnête homme on peut faire un fripon;

Mais en vain on veut faire un brave d'un poltron.

LE MARQUIS

Sous d'ici, misérable, à l'instant je te chasse.

LE PASSÉ
DES CHAMPS

Monsieur....

LE MARQUIS

En te chassant, je crois te faire grâce.

DES CHAMPS

Avant d'entrer chez vous j'aimais la probité;
Vous me chassez, Monsieur, après m'avoir gâté.

LE MARQUIS

Vat-en & plus long-tems ne me romps pas la tête,

DES CHAMPS

Aurai je assez de cœur, pour devenir honnête?

(il sort)

LE MARQUIS seul

Quel est le malheureux qui m'a ravi sa sœur?

SCENE XIII

LE MARQUIS, DULIS, LA JEUNE PAYSANNE
(*Dulis et son valet amenent la jeune paysanne évanouie*).

DULIS au marquis

Mille pardons, des mains d'un lâche ravisseur
A l'instant j'ai sauvé cette jeune personne
Ma démarche, Monsieur peut-être vous étonne
Mais daignez m'écouter, je me nomme Dulis,

COMÉDIE. 37

Je viens dans ce château voir un de mes amis
Et je vous crois une ame assez compatissante,
Pour accorder azile à la beauté souffrante.
Dulis et son valet s'empressent autour de la jeune
(*paysanne pour la secourir*)

LE MARQUIS

Vous ne vous trompez pas, je suis fort bienfaisant
Monsieur. (*apart*) ah ah, faquin, vous n'êtes pas content
De m'enlever ma femme, il vous faut ma maîtresse
Encor, nous allons voir.

SCENE XIV

LES PRÉCEDENS, M. DUNOIR, L'ABBÉ
M. DUNOIR à l'abbé.

Soit délicateffe
Dont je ne pas veux même entendre les raisons.
Ne vaut-il pas bien mieux qu'ensemble nous partions,
Jusqu'à demain, parbleu vous pouvés bien attendre
(*appercevant Dulis*)

Eh c'est mon cher Dulis, embrassés moi mon gendre

LE MARQUIS, à part
Son gendre? pas encor.

SCENE XV

LES PRÉCÉDENS, L'ARCHEVÈQUE, MADAME DUNOIR
L'ARCHEVÈQUE

Eh bien qu'est ce? l'on dir

Qu'une jeune personne icy s'évaouit!
J'apporte mon flacon

DULIS

C'est trop de complaisance
Monseigneur, la voilà qui reprend connoissance.

LA JEUNE PAYSANNE *revenant à elle*

Ou suis je ?

DULIS

En sûreté, chez un homme d'honneur,
Qui veut vous protéger

LA JEUNE PAYSANNE

Dieu; c'est lui? qu'elle horreur.

LEMARQUIS *à part*

Tout va se découvrir

DULIS

Expliquez ce mistère

LA JEUNE PAYSANNE

Mon ravisseur était son valet et mon frère

DULIS

O ciel

MADAME DUNOIR

Que dites vous?

L'ARCHEVÈQUE.

Elle est fort bien, vraiment

COMEDIE.

39

Sur votre gout, marquis, je vous fais compliment.

MADAME DUNOIR.

Quoi, Monsieur, c'est ainsi que vous aimez ma fille?

MONSIEUR DUNOIR.

Lui, qu'un tel libertin entre dans ma famille?

LE MARQUIS.

Oubliez vous que c'est chez moi que vous parlés?

M. DUNOIR.

Fort à propos, Monsieur vous me le rappellez,
Et je n'y serai pas encore long-tems j'espére.
Venez tous mes enfans, et vous aussi; ma chere,
Dont le Brave Dulis a conservé l'honneur,
Dans la Suisse allons tous retrouver le bonheur.

LE MARQUIS.

Eh mais, attendez donc (*apart*) s'ils partoient ma vengeance
Arriveroit trop tard.

L'ARCHEVEQUE.

Mais qu'elle pétulance
Quoi, pour si peu, Monsieur, faut-il donc s'emporter?

M. DUNOIR.

Avec vous plus longtems, je ne puis m'arrêter

L'ARCHEVEQUE.

A quand remettrons nous notre opéra comique?

LE PASSE.

LE MARQUIS

Avant de se brouiller, il faut que l'on s'explique.

M. DUNOIR

Nous partons:

SCENE XVI.

LES PRECEDENS, UN EXEMPT

L'EXEMPT

Un moment, c'est de la part du roi:
Qui d'entre vous, Messieurs se nomme Dulis.

DULIS

Moi.

L'EXEMPT

Suives moi donc, ou j'ai l'ordre de vous conduire.

M. DUNOIR

Ou donc;

L'EXEMPT

C'est ce qu'il m'est défendu de vous dire.

MADAME DUNOIR

Je cède a mes remords, il faut tout découvrir
C'est graces à Monsieur, que l'on vient le faire
C'est Monsieur qui le fait conduire a la bastille.
Vous destiniés Dulis pour époux à ma fille,
Pour se débarasser d'un rival trop heureux,
C'est Monsieur qui se sert de ce moyen affeux.

COMÉDIE.

41

DULIS

Monsieur, j'ai mis au jour un courageux ouvrage
Ou j'ai dit bien du mal des Grands a chaque page ;
Vous prouvez que j'ai dit la pure vérité.

M. DUNOIR

Va , va , j'aurai raison de cette indignité.
Il n'est pas encor temps de nous insulter , traître
Tu n'en es pas encor ou tu penses en être
Je connois le ministre , il est homme de bien ,
Voyons si ton crédit surpassera le mien.
Je pars pour l'implorer.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, UN COURIR.

LE COURIER

Grande , Grande nouvelle ;
J'arrive de Versailles.

LE MARQUIS

Eh parle qu'elle est-elle ?

LE COURIER *lui remettant une lettre.*

Lisez.

LE MARQUIS *lisant.*

» Mon cher marquis, crevez tous vos chevaux
Et venez m'embrasser ; apprenez en deux mots

LE PASSÉ

Que du ministre la disgrâce
 A la cour n'est plus un secret ,
 Et que le roi vous a donné sa place.

Que pour notre maison , plein d'un vif intérêt ,
 Pour bien payer les honnêtes services ;
 Que le Prélat lui rendit si souvent ;
 Il vient de lui faire présent
 De la feuille des bénéfices ,
 Et qu'un ambassadeur nouveau ,
 Pour obtenir à ce cher frère ,
 Les honneurs du sacré chapeau
 Est député vers le saint père ».

M. DUNOIR consterné

Allons à nos malheurs , il ne manque plus rien.

L'ABBÉ à M. Dunoir

Soutiendrez vous encore qu'icy bas tout est bien?

M. DUNOIR

Non: mes yeux sont ouverts, je faisois un beau rêve
 Le plus affreux reveil au même instant m'enleve
 Mon bonheur & celui de mon meilleur ami.
 Qu'elle fatalité vous a conduit ici
 Dulis ? il est donc vrai que dans notre patrie
 La persécution est le prix du Génie ?
 Que l'intrigue écrasant , les vertus , les talens ,
 Les maux sont pour les bons les biens pour les méchans ?

L A J E U N E P A Y S A N N E à D u l i s

M'avez vous épargné l'horreur de l'infamie
Pour aller au cachot terminer votre vie

(*Se jettant aux genoux du marquis*)

Je n'y résiste plus , parlez , parlez Monsieur
Dois-je désespérer de toucher vôtre cœur?
Mes malheurs sont bien grands , ce dernier les surpassent
Que faut-il faire enfin pour obtenir sa grâce.

D u l i s *la relevante*

Que faites vous , o ciel , sachez vous respecter,
Ce que vous proposez , il pourroit l'accepter
Le lâche ; & que me fait de vivre dans les chaînes?
Aurois je dans le monde à souffrir moins de peines?
Lors que le despotisme accable mon pays,
Pour quoi pleurer sur moi ? Vous seuls , ô mes amis ,
Vous que si vivement mon malheur intéresse
Me faites regretter le monde que je laisse.

(*A M. Dunoir*)

D'épouser votre fille , ami j'étois tout près ,
Dites lui que Dulis ne l'oublira jamais
Que libre , où dans les fers , je lui serai fidèle
Que mon plus grand supplice est de m'éloigner d'elle
Pour la dernière fois adieu Monsieur Dunoir
Adieu mes bons amis ; (à l'exempt) faites votre devoir
Monsieur.

(*L'exempt l'emmène , Monsieur Madame Dunoir & la jeune Paysanne accompagnent Dulis & sortent avec lui*)

L' A R C H E V È Q U E , à l' Abbé qui veut les suivre.

Tout beau l'abbé , n'allez donc pas si vite ,
 Je vous ai destiné , mon cher , un autre gite .
 Je n'ai pas oublié vos insolens discours ,
 Et j'ai trouvé moyen d'en arrêter le cours ,
 Au prochain séminaire ayez la complaisance ,
 De vous rendre ce soir pour faire pénitence :
 Là votre tête aura le temps de se murir ,
 Et quand vous serez sage on vous fera sortir .
 Nous , avec notre cœur , allons regner mon frere .

(*Le marquis et l'archevêque sortent*)

L' A B B E seul

J'ai dit la vérité , tel en est le salaire ,
 Mais le mal est au comble & ne peut pas durer .
 Plus nous souffrons & plus nous devons espérer :
 Le génie à la fin brisera ses entraves
 Il osera parler dans le cœur des esclaves :
 Il va faire bientôt germer la vérité .
 Le peuple saisira sa souveraineté
 L'égalité sera pour toujours établie
 Ces respectables noms , citoyen et patrie
 N'existant aujourd'hui que dans notre désir
 Vont renaitre bientôt pour ne jamais mourir

IN

LE PRESENT
COMÈDIE
EN UN ACTE



A PARIS

De l'Imprimerie du POSTILLON Rue Basse
du-Rampart de la Madeleine N°. 22.

PERSONNAGES

L'ABBÉ Curé constitutionnel

Le cy-devant Marquis DURIBAR

Madame DURIBAR fille ainée de M. DUNOIR

Le Cardinal

HENRIETTE fille cadette de M. DUNOIR.

DESCHAMPS journaliste aristocrate.

LA FLEUR Valet de DURIBAR.

Une vieille gouvernante.

Troupe d'aristocrates.

*La Scène est à Paris chez M. Dunoir, juge de Paix;
dans la salle où il tient l'audience.*



LE PRESENT COMÈDIE

SCENE PREMIERE

LA FLEUR DESCHAMPS habillé superbement
(*Ils entrent chacun d'un côté différent*)

DESCHAMPS

Le marquis Duribar, est-ce ici qu'il demeure ?

LA FLEUR

Ici, Monsieur, il va revenir tout à l'heure,
N'est-ce pas là Deschamps ?

DESCHAMPS

Je crois que c'est la Fleur,

LA FLEUR

C'est Deschamps, c'est celui dont je suis successeur.

LE PRÉSENT
DESCHAMPS

C'est lui qui du Marquis fut valet à ma place.

LA FLEUR

Il a bon air

DESCHAMPS

Eh viens mon cher que je t'embrasse ;
Malgré l'état brillant où mon esprit ma mis ,
Avec plaisir toujours je revois mes amis.

LA FLEUR

Mons Deschamps , pour avoir un air de cette sorte,
Qu'avés vous fait depuis qu'on vous mit à la porte,
Parceque votre sœur eut plus d'honneur que vous?

DESCHAMPS

Bien des choses , ma foi , mais de grace instruis nous ,
Mon cher enfant , d'un fait que j'ai peine à comprendre .
Vous logés chez Dunoir

LA FLEUR

Oui; mon maître est son gendre.

DESCHAMPS

A vous donner sa fille il a donc consenti?

LA FLEUR

Non.

DESCHAMPS

Ah j'entends , sa fille aura pris le parti

COMÉDIE.

D'épouser le marquis sans l'aveu de son père:

LA FLEUR

Point;

DESCHAMPS

Mais qu'a-t-elle fait?

LA FLEUR

Ce qu'elle devait faire:

Mon maître tout puissant, son amant en prison,
Et son père en exil, elle perd la raison.
Pour obtenir leur grâce elle se sacrifie,
Comptant sur des serments que le marquis oublie;
De là mauvais ménage, & séparation,
Puis survient tout à coup la révolution;
Mon maître dû françois redoutant l'énergie
Part, court chez l'étranger maudire sa patrie,
Voilà qu'un beau matin, on décreté qu'il faut
Où résider en France, où payer triple impôt,
Nous rentrons malgré nous dans ce pays funeste,
Et de nos biens ainsi nous conservons le reste.

DESCHAMPS

Et Dulis?

LA FLEUR

Mais avant la révolution,

Mon maître marié, Dulis sort de prison.
Grand désespoir alors qu'il revoit son amante
L'épouse du Marquis : il pleure, il se lamente,
Il part, dans vingt pays, promène son chagrin
Et bref de son histoire on ignore la fin ,

LE PRÉSENT

En tout cas , s'il est mort dieu veuille avoir son ame;
Pour revenir à nous , du pere de sa femme
Mon maître en sa faveur excite la pitié ,
Et de son logement nous avons la moitié.
Mauvais séjour , non pas que sa femme nous gène ,
Nous ne lui parlons point ; nous la voyons à peine :
Cette maison est vaste , elle loge là-bas
Et nous logeons ici , mais apprends qu'il n'est pas
Dans toute la maison de valet , de servante ,
Que le renversement qui s'opère n'enchantera.
Tout respire en ces lieux la révolution :
Monsieur Dunoir nommé juge de sa secti on
A notre porte ici vient tenir audience.

DESCHAMPS

Tu n'es pas partisan de ce qu'on fait en France ?

LA FLEUR

Sans votre liberté je faisois mon chemin ,
Pour un homme de cour pitoyable destin
Que celui de ramper : supprimer la livrée ,
C'est une chose encor digne d'être admirée ,
C'est charmant , mais comment voulés vous déformais
Que d'un valet de chambre on distingue un laquais .

DESCHAMPS

Par exemple voilà des malheurs véritables .

LA FLEUR

Serois tu démocrate ?

COMÉDIE.

D E S C H A M P S

Oui de par tous les diables.

Chaque matin pourtant il paroît sous mon nom

Quatre pages d'horreurs contre la nation.

Mais c'est là justement ce qui fait qu'en mon ame
J'approuve fort, mon cher, ce que tout haut je blâme:
Que de tout ce qu'on fait d'autres se trouvent mal,
Moi j'en trouve bien graces à mon journal.

L A F L E U R E

Quoi Deschamps journaliste ! à peine fais tu lire,

D E S C H A M P S

Tu dis vrai; cependant je fais métier d'écrire
J'ai huit mille abonnés.

L A F L E U R

Et tes principes sont?

D E S C H A M P S

Aristocrates.

L A F L E U R

Bien: mais ne crains tu pas

D E S C H A M P S

Non.

La loi nous garantit des fureurs populaires
Et le peuple d'ailleurs à nous ne songe gueres.
Il est quelques momens de tribulation,
Mais tout cela se borne à des coups de baton;
Du reste, de l'esprit des autres je profite :

8 LE PRÉSENT

Sans y mettre du mien, ma fœuille a du m'érite ;
D'un cy-devant marquis je reçois un couplet,
Un bon mot d'un abbé; contre certain décret:
L'un fait un calambourg, l'autre une parodie,
Chacun pour m'enrichir, épouse son génie :
Ce qu'on m'envoie au fonds n'est pas bien merveilleux,
Et si je m'en mêlois je ferois beaucoup mieux.
Je paye un pauvre auteur qui prend beaucoup de peine
Pour refondre le tout, et moi je me promène.
Je dine chez les grands, j'ai le cabriolet
Les femmes que je veux & le petit jokei.
Je poursuis vivement un certain monastère,
Que j'obtiendrai malgré la chaleur de l'enchere;
Je joue à tous les jeux, je gagne énormément;
On me paye en écus, et je vends mon argent.

L A F L E U R.

C'est fort bien, mais enfin ici que viens tu faire?

D E S C H A M P S.

A Monsieur le marquis offrir mon ministère.
Il n'a pas en ces lieux perdu son tems, dit-on
D'un club formé par lui, n'est-il pas question?

L A F L E U R

Chut, parle bas, bien bas,

D E S C H A M P S

Mais ce club?

L A F L E U R

Il commence :

COMÉDIE.

Et nous tenons ce soir la seconde séance

DESCHAMPS

Et ton maître y pérore

LA FLEUR

Eh mais assurément,

Le cardinal son frère en est le président

DESCHAMPS

Ou vous assemblés vous?

LA FLEUR

Icy

DESCHAMPS

Bon

LA FLEUR

Icy même

C'est moi qui suis l'auteur de ce beau stratagème.
Par tous les fugitifs mon maître, de Tutin,
En France est député pour sonder le terrain,
Et le portier gagné par des belles promesses,
Va bientôt faire entrer femmes de cour, abbesses,
Cordons bleus, rouges, noirs, prélats, abbés, marquis,
Conseillers de grand chambre, enfin ce que Paris
De beau monde en son sein peut renfermer encore;
Ici du nom français la perte se déploie,
Chacun pleure surtout, sur ses propres chagrins,
Comme on craint en passant d'éveiller les voisins,

LE PRÉSENT

Adeux ou trois cens pas on laisse sa voiture
Et l'on arrive à pied.

DESCHAMPS.

Mais si par avantage
Monsieur Dunoir venoit à sçavoir de vos tours,
Que diroit-il ?

LA FLEUR.

Il est absent depuis 8 jours ;
Ses filles, deux valets, une vieille servante,
Sont seuls dans la maison, ainsi point d'épouvante ;
De chercher un local, cependant on prend soin,
Mais nous, nous espérons n'en pas avoir besoin
Et quitter pour jamais cette ville coupable.

DESCHAMPS

Et de l'argent ?

LA FLEUR.

Ecoute un projet admirable
Qui vanous en fournir : le marquis avant peu,
Donne sa belle sœur à son jeune neveu.
Il l'attend à Coblentz.

DESCHAMPS

La petite Henriette ?

LA FLEUR.

Oui,

DESCHAMPS

Jai cru que Dunoir destinoit sa cadette

COMÉDIE

xx

A ce modeste abbé que j'ai vu rarement,
Mais qui logeoit chez nous cependant.

L A F L E U R.

Oui vraiment;

Mais la fille en exil avoit suivi son père ;
Et pendant les deux ans qu'il passe au séminaire,
L'abbé les perd de vue , il se voue à l'autel,
Il est prêtre , curé constitutionnel :
Il est redevenu l'ami de la famille ,
Mais il se mord les doigts de n'avoir pas la fille ;
Tu sais bien qu'il prêchait assez passablement ,
Le voila député de son département ,

D E S C H A M P S.

Fort bien , mais aujourd'hui ton maître,
N'est pas aussi puissant mon cher qu'il faudroit l'être ;
Pour faire cet hymen comme il fit le premier.

L A F L E U R.

Il est d'autres moyens que l'on peut employer :
Profitant des leçons que lui donna sa mere ,
Du côté séduisant lui faisant voir l'affaire ,
Lui donnant le prélat enfin pour directeur ,
Le marquis d'Henriette a su toucher le cœur ,
Elle est à nous , ce soir au club on la présente ,
A l'himen arrêté je veux qu'elle consente ,
Beau projet que l'abbé pourroit déconcerter ,
C'est pourquoi sur le champ , il faut l'exécuter .
A quitter avec nous cette cité perfide ,
Ce soir après le club le prélat la décide ,

LE PRÉSENT

Nous avons de l'ainée accaparé la dot,
L'autre nous est acquise & la suivra bientôt.

DESCHAMPS.

Oui mais après la dot

LA FLEUR.

Après vraiment j'espère,
Que nous aurons repris notre grandeur première.

DESCHAMPS.

Tu comptes la-dessus ? la sérieusement ?
Imbécile : il leur faut de l'esprit, de l'argent,
Ils n'ont ni l'un ni l'autre ! Il faut être bien bête.
Un monarque fameux par plus d'une conquête,
N'oseroit qu'en tremblant attaquer les français,
Et ces petits messieurs font de petits projets,
Dans leur petits cerveaux se croyant fort à craindre.
De leur sortise au reste , il ne faut pas nous plaindre,
Profitons en plutôt. Quand tout étoit au mieux,
Ils se servoient de nous , il faut nous servir d'eux ,
Si quelqu'un de nos tours venoit à se connoître ,
On pendoit le valet , on faisoit grace au maître.
Que du sort à leur tour ils éprouvent les coups
Et si l'on pend quelqu'un , que ce ne soit pas nous.

LA FLEUR

Ainsi donc, je ne suis qu'un vrai sot a t'entendre

DESCHAMPS.

Juste, mais ce marquis se fait par trop attendre

C O M E D I E

13

L A F L E U R

Comment, l'on a souppé? déjà j'entends du bruit;
Reviens pour la séance.

D E S C H A M P S

A quelle heure

L A F L E U R

A minuit

(*Deschamps sort* ;

C'est Madame & l'Abbé, mais ils auront beau faire,
D'Henriette avec nous la fuite est nécessaire,
A nous suivre à Coblenz nous saurons l'engager
Et pour avoir sa dot , la faire voyager.

(*La Fleur sort*).

S C E N E II

M A D A M E D U R I B A R , L' A B B É ,
L A G O U V E R N A N T E .

L A G O U V E R N A N T E .

Oui, Monsieur le Curé , C'est Dieu qui vous envoie
Il faut que votre zèle auprès d'elle s'employe
Elle avance à grands pas vers la perdition
Le Prélat est chargé de sa direction.

M A D A M E D U R I B A R .

Si vous vous rappellez les projets de son père ,

A vous plus qu'à tout autre, elle doit être chère ;
Sa main est un trésor qui vous fut destiné.

L'ABBÉ.

Le ciel a de mon sort autrement ordonné ;
Laissons cela madame & parlons d'autre chose.
De nos peines ainsi votre époux seul est cause
Et Dulis auroit fait si bien votre bonheur.

MADAME DURIBAR

L'abbé laissez Dulis & parlons de ma sœur.

LA GOUVERNANTE

Elle vient.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS HENRIETTE.

(La Gouvernante s'assied et travaille)

HENRIETTE.

Vous voilà

MADAME DURIBAR

Convenez en ma chère
Vous ne nous cherchiés pas: quoi parce qu'on diffère
D'opinion, faut-il se fuir; ne plus s'aimer ?

HENRIETTE

Point du tout, mais comment pouvez vous estimer

COMÉDIE

13

Les outrages affreux qu'on a fait à l'église?
Vous m'affligés, Monsieur, il faut que je le dise
Vous dont j'avois toujours respecté les vertus,
Et qu'aujourd'hui je vois au nombre des intrus:
Vous d'un pasteur vivant qui possèdes la cure,
Ah, l'on vous a trompé, Monsieur j'en suis bien sûre
De vous même si mal vous ne pouviés agir,
Eh bien écoutez moi, je veux vous convertir.

L'ABBÈ

J'ai ma façon de voir & vous avés la vôtre,
Je ne veux point vous faire en adopter une autre:
Il n'est ni dans mon cœur, ni dans mes fonctions
De contraindre personne en ses opinions,
Mais perméttés au moins que je me justifie :
J'ai juré d'observer les loix de ma patrie ;
Je plains l'homme abusé qu'un motif spacieux
Sur un serment si simple a rendu Scrupuleux
Il suit sa conscience & ce serment la blesse ;
Sachons la respecter jusques dans sa faiblesse ;
Mais ai-je fait un crime en acceptant l'honneur
De gouverner, d'instruire un troupeau sans pasteur ?
Des enfants délaissés m'ont choisi pour leur père ;
Fallait-il refuser ce sacré ministère ,
Les laisser orphelins ? Acceptons le plutôt ,
Non, comme notre bien , mais comme un vrai dépôt :
Que mon prédécesseur à la loi satisfasse ,
Qu'il prête son serment, & je lui rends sa place ;

16 LÈ PRESENT

Mais , il est tard , pardon , nous nous verrons demain ;
Si de me convertir vous avez le dessein .
Rien ne vous presse encore , puis qu'ici je demeure .
Il me faudra sortir demain de très bonne heure ,
Je me retire .

LA GOUVERNANTE *se levant et éclairant l'Abbé*

Allez , je veux vous éveiller
Et j'ai de quoi passer la nuit à travailler .

MADAME DURIBAR *à sa sœur*

Ma sœur pourquoi donner dans ce travers extrême ?
Pensons différemment ; mais aimons nous de même .

SCENE IV

HENRIETTE *seule*

Je ne sais , le prélat m'annonce un Dieu vengeur
Mais l'abbé trouve mieux le chemin de mon cœur .
J'irai ce soir au club ; ma parole m'engage ;
Je les entends déjà parler de mariage
Avec un étourdi que je ne connais pas ,
Je crains qu'au précipice ils ne portent mes pas .

SCENE IV

HENRIETTE LA GOUVERNANTE .

LA GOUVERNANTE *revenant avec son flambeau*

Ah que pour un abbé ce jeune homme est aimable
Henriette

COMÉDIE.

17

H E N R I È T T E *d'un air préoccupé*

Oui beaucoup.

L A G O U V E R N A N T E

C'est qu'il parle en homme raisonnable;

H E N R I È T T E

Tu crois ?

L A G O U V E R N A N T E

Ecoutez donc, on s'y connoit un peu:
J'ai de l'expérience.

H E N R I È T T E

Adieu ma bonne, adieu

(*elle sort*)

S C E N E V I .

L A G O U V E R N A N T E *seule*

Il a su la toucher, sans cette loi funeste
Ce maudit célibat, je répondrois du reste;
Tout seroit, selon moi, beaucoup mieux arrangé
Si l'on avoit donné des femmes au clergé;
C'étoit au lieu des biens qu'il est forcé de rendre
Lui restituer ceux qu'il a droit de reprendre.

(*elle sort et oublie son ouvrage*)

B

SCENE VII.

LA FLEUR, LA GOUVERNANTE.

LA FLEUR

(*Qui a entendu ce que disoit la gouvernante*).

J'entends, quand vous parlez ainsi, c'est pour avoir
Un mari dans le nombre.

LA GOUVERNANTE.

(*d'un ton brusque*)

Ah ah ! c'est vous ? bon soir.

LA FLEUR.

A dieu donc ; elle laisse en partant son ouvrage.
Pensons à notre affaire, à demain le voyage,
Mais j'entends le marquis.

SCENE VIII

LE MARQUIS, DESCHAMPS, LA FLEUR.

LE MARQUIS à Deschamps.

Je m'intéresse à toi ,
Tu béniras un jour, en t'attachant à moi
Tous les dangers auxquels aujourd'hui tu t'exposes;
Laisse un peu seulement se rétablir les choses.
Puisque ton bon génie enfin ta fait auteur,
Je te promets d'avance un brevet de censeur.

C O M É D I E

19

Mais pour les nouveautés sur-tout point de foiblesse ;
Et dans un cercle étroit renferme bien la presse.
De la presse naquit notre calamité.
En attendant mets toi de la société,
Nous mettrons à profit, Deschamps, ton savoir faire,
Et tu seras du club l'imprimeur ordinaire.
Tout est il prêt la Fleur ?

L A F L E U R.

Oui monsieur le marquis,
Cette porte pourtant ne ferme pas.

L E M A R Q U I S.

Tant pis.
Se cacher est un soin qu'on ne fauroit trop prendre,
Je crains peu que ce soir ils viennent nous surprendre,
Et nous partons demain ?

L A F L E U R.

Oui tout est préparé.

L E M A R Q U I S.

Nous aurons Henriette en dépit du curé.
Et comment résister au piège qui s'apprête ?
Le club achèvera de lui tourner la tête.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS *tous les aristocrates arrivant successivement.*

UN CONSEILLER.

Quel tems affreux. La pluie a percé mes habits.

UNE VIEILLE DEVOTE.

Qu'il est dur, quand il pleut d'aller à pied, marquis.

UN VIEUX JÉSUITE.

Par ce nouveau malheur, c'est dieu qui nous éprouve.
Ne nous démentons pas ; que toujours il nous trouve
Répentans, resigneds au sort le plus cruel,
Et nous laissant mouiller pour la gloire du ciel.

LA DEVOTE (*à une vieille femme de la cour
toute fardée qui arrive toute fraîche*)

Comment, le tems n'a pas défait votre coëffure,
Madame?

LA FEMME DE COUR.

Point du tout, je fors de ma voiture.
Moi, j'ai pris deux porteurs au lieu de deux chevaux
Ils me servent autant que d'autres animaux,
Et ne font point de bruit.

LE CONSEILLER.

Le terme de nos peines,

C O M È D I E

221

Avance: aux révoltés on donne six semaines,
Encore. C'est bien peu , mais à la Saint-Martin ;
Nous rentrerons sans faute. Il est d'abord certain ,
Que pour les parlemens l'Empereur se déclare ,
Et moi j'ai déjà fait préparer m'a simarre.

L A D É V O T E .

On dit que le grand Turc s'intéresse au clergé ;

L E J E S U I T E ,

Cela pourroit bien être , ainsi Dieu s'est vengé ,
Autre fois , en touchant le cœur du roi de Perse.

L A D É V O T E .

Que n'ai je pour finir tout le mal qui s'exerce ,
Reçu pour mon partage , autant d'attraits du ciel ,
Qu'Esther en eut jadis pour sauver Israël ,

L E M A R Q U I S *en présentant Deschamps.*

A la société souffrez que je présente ,
Cet homme de talens , dont la plume éloquente ,
De nos vastes projets peut hâter les instans.
Envoyons son journal à nos correspondans
Il est sans contredit le meilleur qui se fasse

L A F E M M E D E C O U R

Monsieur fait un journal , il faut que je l'embrassé.

L E M A R Q U I S .

Par tous les gens d'honneur je prétends qu'il soit lu

LE PRÉSENT.

LE CONSEILLER

Dans les lettres, monsieur est-il déjà connu ?

DE SCHAMPS.

Pas en France, je suis membre d'académie
A Berlin, à Stokolm, à Pékin, en Russie.

LE CARDINAL arrivant

Et mais c'est la Deschamps !

LE MARQUIS.

Oui c'est monsieur Deschamps

(*bas à son frere*)

Ne le trahissez pas, on à besoin des gens
Mon frère

DE SCHAMPS

Monseigneur semble me reconnoître
Je l'ai vu quelque part, je crois, ou pourroit-ce être ?
Je ne m'en souviens pas; moi j'ai tant voyagé.

LE CARDINAL

Et depuis ce temps là vous êtes si changé !

DE SCHAMPS.

Il est vrai ; c'est le sort des hommes de génie !
En butte tour-à-tour au malheur, à l'envie,
On en a vu plus d'un forcé d'être valet,
Et qui pour cet état certes n'étoit pas fait.

COMÉDIE.

23

LE MARQUIS prenant par la main Henriette
qui entre.

A présenter encore , il me reste une dame
Et la voila , messieurs , c'est la sœur de ma femme

LE CONSEILLER *lui faisant la main.*

Que nous vous scavons gré , marquis , d'un tel présent !

UN JEUNE ABBÉ *lui faisant l'autre main.*

Que l'honorable membre à mes yeux est charmant !

LE CARDINAL *bas au marquis.*

Tout est prêt !

LE MARQUIS.

Tout ? la Fleur a de l'intelligence
Et nous pourrons partir après notre séance.
L'embarras à présent est de la décider.

LE CARDINAL

Bon , rien de plus aisément , je viendrai vous aider .

(Haut)

Ne perdons pas de tems , songeons que l'heure avance
Et qu'il est à propos je crois que l'on commence .
Hier on s'occupa de ma réception
Faisons ce soir du club l'inauguration .
Asseyés vous messieurs , du silence de grace .

(Ils s'asseyent tous sur les bancs préparés pour l'audience ; le Cardinal prend la place du juge de Paix , les

L E P R È S E N T

Nobles se mettent d'un coté, les Écclésiastiques de l'autre, les Robins de même &c. Les Femmes se placent indistinctement, Henriette se place de façon à être vue du spectateur: elle garde un profond silence, mais pendant toute cette scène et la suivante, l'étonnement, la surprise & le dégout doivent se peindre alternativement sur son visage).

L A F E M M E D E C O U R

Monsieur Deschamps, venez près de moi prendre place;
Je prétends vous avoir toujours à mes cotés.

D E S C H A M P S

Ah Madame, je suis confus de vos bontés.
Que j'aime & que je crains un pareil voisinage !

L A F E M M E D E C O U R

Mais au moins près de moi promettez d'être sage.

L E C A R D I N A L

Vénérables prélates, illustres Chevaliers,
Nobles dames, Abbés, intègres conseillers
Vous tous qui m'écoutez, je ne viens pas vous peindre
Nos maux présens & ceux que nous avons à craindre
Vous les connaissez tous; deux ans déjà passés
Les esclaves se sont contre nous courroucés:
Nous avons vu la France autre fois si soumise
Ebranler à la fois, & le trône & l'église
Astreindre à des devoirs ses prêtres & son roi.
Que n'avons nous pas fait pour ramener la foi ?

Rappelez vous messieurs nos chefs vers nos frontières ;
Appellant à grands cris les forces étrangères,
Les protestations de tous les parlemens ,
Des vrais & seuls prélats les pieux mandemens ;
Leurs sermons fraternels , leurs lettres pastorales ;
Leur conduite à la cour & nos saintes cabales.
Le ciel a fait toujours échouer nos projets ,
Mais sans me rébuter de nos mauvais succès ,
En vous voyant ici , je sens l'espoir renaitre ,
Le jour de la vengeance est arrivé peut être.
De ce club entre nous gardons bien le secret ,
Nos ennemis bien-tôt en sentiront l'effet ,
Sans voir d'ou part le coup qui les frappe & les blesse :
Employons tour à tour & la force & l'adresse :
Ne précipitons rien ; ramenons par degrés ,
Les biens que nous pleurons : les esprits égarés ,
Reconnôitront bientôt que grâce à nos ancêtres ,
Nous sommes ici bas faits pour être leurs maîtres ,
Oui mes amis , bientôt , & j'aime à m'en flatter ,
On verra de nouveau les grands se disputer ,
L'honneur d'être à la cour les favoris des princes .
Les intendans iront régner dans les provinces ,
Les parlemens qui vont incessamment rentrer ,
Seront assés prudens pour tout enregistrer ,
Les prélats de retour dans chaque diocèse ,
Pourront bénir , précher , ordonner à leur aise ,
Et pour récompenser notre soumission ,
Le saint père levant son interdiction ,

LE PRÉSENT

Remettra les français au nombre des fidèles ;
 Et nous assureront les palmes éternelles ;
 (Toute l'assemblée applaudit & s'égozille en biayo)

LE JESUITE & autres

Bravo.

LE CONSEILLER & d'autres.

Bravissimo.

LA DEVOTE.

Bon Dieu.

Qu'il a d'esprit.

LA FEMME DE COUR

Qu'il donne un joli tour aux choses qu'il nous dit !

DES CHAMPS

Daignez, Messieurs, avant d'entamer autre chose ;
 Émettre votre vœu sur ce que je propose ;
 C'est de faire imprimer le discours éloquent,
 Que vient de prononcer ; Monsieur le président.
 Pour l'envoyer soudain dans toutes les provinces
 Aux amis du clergé des nobles et des princes.

LE CONSEILLER et d'autres

Pourquoi délibérer !

LE JESUITE et d'autres.

Par acclamation.

COMÉDIE.

27

PLUSIEURS autres.

L'impression, Messieurs,

D'AUTRES

Messieurs, l'impression,

Toute l'assemblée se lève

DESCHAMPS

A servir ces Messieurs, volontiers je m'empresse
Et je vais de ce pas le mettre sous la presse.

Deschamps sort en emportant le discours du Cardinal.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS hors Deschamps

LE CONSEILLER

Comme l'a très bien dit Monsieur le président ;
Procémons par degrés : le mal le plus urgent,
Est, sans doute Messieurs, le défaut de justice.
Il est donc à propos d'abord qu'on rétablisse,
Les tribunaux, sur-tout les cours de parlement.
Les procès dira-t-on finissent cependant ;
Tandis qu'on assouplit les uns des leur naissance
D'autres sont assez bien jugés à l'audience.
Sans la forme, Messieurs qu'importe l'équité ?
Ces jugemens sont tous frappés de nullité.

les Robins applaudissent.

LE JÉSUITE

Mais la religion est d'une autre importance,
Le mal presse ; songez qu'en bonne conscience

On se doit aujourd'hui priver des sacremens.
 Baptême, mariage, ordres, enterremens
 Tout est nul, de la part de ces prêtres coupables
 Mangeant les revenus des pasteurs véritables.
 Ils sont pieux, ils ont du zèle, des vertus,
 Dit on, le beau mérite ? en sont-ils moins intrus ?
 De la religion que l'amour vous enflame
 Oubliez vos procès et songez à votre ame
 Rendez nous nos couvens, nos riches prieurés
 Nos évêchés sur-tout, et puis vous songerez
 Après, à prononcer des jugemens en forme
(les prêtres applaudissent)

LE MARQUIS

Maistout cela, messieurs, demande un tems énorme
 En attendant qu'on ait église et tribunaux
 Si l'on rétabliffoit quelques droits féodaux
(les nobles applaudissent)

LE CONSEILLER

Ah, monsieur le marquis, c'étoient des injustices
 Nous serons obligés à quelques sacrifices,
 Et puisqu'avec le peuple il faudra composer
 Pour obtenir le reste il y faut renoncer.
 Moi j'en fais de bon cœur la cession entière.

LE MARQUIS

Parbleu, je le crois bien, vous n'avez point de terre.
 Allez petit robin la suzeraineté

Des grands seigneurs Terriens est la propriété,
Cette propriété qui vient de nos ancêtres
Valoit mieux que la votre et que celle des prêtres.
LE JÉSUITE et les autres prêtres s'écrient
Ah?

LE CARDINAL

Si vous disputez, disputez donc plus bas;
LE JÉSUITE en parlant fort vivement mais bas.
Nous contester nos drois, mais vous n'y pensez pas!
Qu'elle propriété plus sainte et mieux acquise
Que celle de nos biens; biens qui, grace à l'église,
Plus spécialement au ciel appartenient,
Et que de père en fils les prêtres possédoient.

LE MARQUIS.

A rétablir nos droits le Parlement s'oppose
Et sur le même ton, le Clergé prend la chose!
Et moi je vous sou-tiens que l'on a fait fort bien
D'anéantir des corps qui n'étoient bons à rien,
Établis seulement pour juger nos affaires
Qu'ils ne pouvoient juger qu'avec leurs secrétaires.
Que les moines d'ailleurs étoient tous faineans,
Les Prélats débauchés, les docteurs ignorans,
Nous scandalisant tous de leurs mœurs dissolues
Aux dépens des Curés à portions congruës.

LE JÉSUITE

Et moi je vous soutiens que l'on a fort bien fait
De supprimer votre ordre; est-il juste en effet

C O M É D I E 30

Que grace au hazard d'une illustre naissance
Un lâche ou bien un sot, soit Ma réchal de France
Et nous faut-il enfin laisser battre aujourd'hui,
Parce que son ayeul qui valait mieux que lui,
Contre nos ennemis eut jadis la victoire ?

L E C O N S E I L L E R

Oui, vous avez raison, et monsieur peut bien croire
Qu'il ne plaidera plus près d'aucun tribunal,
Pour la perception d'aucun droit féodal.

H E N R I E T T E

Hé messieurs, si le peuple est quelque fois extrême ;
Convenez qu'à présent vous agissez de même ;
Je sais qu'on ne doit point insulter aux vaincus,
Mais vous faites bien voir que vous viviez d'abus.
N'est il pas temps, enfin que les troubles finissent ?
Que les honnêtes gens des deux partis s'unissent :
Ceux de vous dont le peuple estime la vertu
En perdant leurs ayeux, n'ont vraiment rien perdu ;
Un sentiment bien doux presse la France entière ;
Le besoin d'oublier le mal qui s'est pu faire
Pour ne se souvenir que du bien qu'on a fait.

L E C A R D I N A L

Mafœur, écoutez nous, sans parler s'il vous plait.
Nous, Messieurs, revenons à l'objet qui nous presse,
Il faut donc rétablir

L E J É S U I T E

Le Clergé

COMÉDIE.

LE MARQUIS

La Noblesse,

LE CONSEILLER

Les Parlemens,

LE CARDINAL

Messieurs de grâce entendons nous.

LE MARQUIS

Vous étiez des fripons.

LE CONSEILLER

Et vous donc qu'étiez vous ?

LE MARQUIS aux nobles qui l'entourent

Mes amis sécondez l'ardeur qui me transporte.

Quand la raison se tait que la force l'emporte,

Ne délibérons plus & sur ces gaillards là,

Tombons à coup de sabre,

LE CARDINAL

Hola , mon frère , hola!

De votre emportement calmez la violence.

J'entends du bruit on vient c'est par votre imprudence ;

Ils auront entendu vos pétulans discours.

S C E N E XI.

LES PRÉCÉDENS , LA GOUVERNANTE

Les aristocrates font un grand silence.

LE PRÉSENT

32

LA GOUVERNANTE.

Je viens chercher... Ah ciel juste ciel , au secours ;
Que vois je , je me meurs?

(*la lumiere lui tombe des mains*)

LE CARDINAL bas à ses confrères

Éteignons les lumières

Et sauvons nous tous,

(*Ils éteignent les lumières & s'en vont ; le marquis prend Henriette par la main , & l'emmene presque malgré elle.*)

LA GOUVERNANTE à genoux les bras élevés

Oui vous aurez des prières,

Je vous le promets.... Ah !

(*Elle jette un cri d'épouvanter en voyant arriver l'abbé.*)

SCENE XII.

LA GOUVERNANTE , L'ABBÉ, DEUX

LAQUAIS avec des lumières

L'ABBÉ.

Pourquo i donc tous ces cris?

LA GOUVERNANTE

Des revenans!

L'ABBÉ

Lapeur a troublé tes esprits

COMÉDIE

33

LA GOUVERNANTE

Oh je les ai bien vus, malgré ma peur extrême,
Ils étoient la Monsieur : tout à l'heure ici même.
Je cherchois mon ouvrage et voila qu'en entrant,
De toutes les couleurs je vois des cy-devant.
L'ombre d'un cardinal présidoit l'assemblée.

L'ABBÉ

D'une sot té fraleur ta cervelle est troublée,
Moi j'ai cru que le feu prenoit à la maison
Calmetoi mon enfant, c'est quelque rêve

LA GOUVERNANTE

Non.

Je les ai vus, Monsieur, c'est la vérité pure.

L'ABBÉ

Va va te reposer, ils sont morts je t'assure,
Et ne reviendront pas,

LA GOUVERNANTE

Vous feriez beaucoup mi eux
Au lieu de plaisanter d'exorciser ces lieux.
La nuit chez le marquis, vienne qui veut, je tremble
Que ce ne soit chez lui tout l'enfer qui s'assemble,

elle sort,

SCENE XIII

L'ABBÉ DESCHAMPS

L'ABBÉ

Elle est folle.

DESCHAMPS

Voici le discours tout entier...

Eh bien, ils sont partis déjà, c'est singulier!

L'ABBÉ à part.

Quel est cet homme là?

DESCHAMPS à l'abbé

Ne pourriez vous me dire

Pourqnoi chacun chez soi si vite se retire?

Car à votre soutane on devine aisément

Que vous êtes du Club membre délibérant.

(en lui remettant le discours du Cardinal)

Tenez Monsieur l'abbé.

L'ABBÉ prenant le discours et lisant le titre:

*DISCOURS PRONONCÉ POUR
L'INAUGURATION DU CLUB
DES AMIS DES PRIVILÉGIÉS*

A part.

O ciel quelle infamie

DESCHAMPS

Admirez avec moi quel trait de génie.

Sur un titre pareil nul ne pourra faire

Que le lieu d'assemblée est chez Monsieur Dunoir,

C'est charmant n'est-ce pas?

L'ABBÉ

Quel bonheur quelle traître

COMÉDIE.

25

De lui même à mes yeux se fasse ainsi connoître;

D E S C H A M P S

Mais de leur prompt départ je conçois le sujet,
C'est pour exécuter le projet:

L' A B B É

Quel projet?

D E S C H A M P S

Le départ, L' A B B É
Quel départ?

D E S C H A M P S

De la jeune Henriette

Qui vient d'entrer au club,

L' A B B É

Quoïl la fille cadette
De Monsieur Dunoir?

D E S C H A M P S

Oui le maître du logis,

L' A B B É

Elle part, avec qu'il?

D E S C H A M P S

Mais avec le marquis,

L' A B B É

Mais elle y consent donc?

36 LE PRÉSENT

DESCHAMPS

Suivant toute apparence.

Peut être faudr a'il un peu de violence;

L'ABBÉ

O le monstre!

DESCHAMPS

Restez vous pourrez nous servir

La petite est dévote, il faudra l'attendrir,

Par un sermon adroit et lui faire comprendre

Qu'à son père à Coblenz le ciel réserve un gendre

SCENE XIV

LES PRECEDENS LA FLEUR *en postillon*

LA FLEUR *à part en entrant.*

Elle va dans ces lieux se rendre par mes soins

Ils la joindront bientôt, éloignons les témoins;

C'est l'abbé.

DESCHAMPS

C'est la Fleur tout prêt pour le voyage

LA FLEUR

Le traître!

DESCHAMPS

A t'il bon air dans un tel équipage?

De la belle c'est lui qui sera conducteur

COMÉDIE.

37

L' ABBÉ

J'ai peine à concevoir une pareille horreur.

L A F L E U R

Te taitas tu bourreau?

D E S C H A M P S

Mais pour quoi donc me faire?

L A F L E U R.

A qui crois tu parler?

D E S C H A M P S

À quelque grand vicaire
Ou chanoine, que fais je?

L A F L E U R

Eh non c'est à l'abbé.

D E S C H A M P S

L'abbé ce précepteur?

L A F L E U R

Oui :

D E S C H A M P S

Je suis bien tombé.

L A F L E U R

C'est un trait à placer dans ta feuille, imbécile.

D E S C H A M P S

Monsieur

88 LE PRÉSENT

L'ABBÉ

Que Viens tu faire infâme en cet azile ?

DÉSCHAMPS

Avec plus de douceur ne pouvez vous parler ?
Je viens exprez Monsieur... Je viens... Pour m'en aller,

(Il sort, la fleur veut le suivre; l'abbé l'arrête).

L'ABBÉ

Arrêtez ; au Marquis gardez vous bien de dire,
Que de tous ses complots vous venez de m'instruire.
Du silence, ou craignez que mon juste courroux,
Retenu trop long-tems, ne tombe enfin sur vous.

LA FLEUR

Eh bien vantez nous donc, Messieurs, vos loix nouvelles,
Où donc est la douceur qui devoit naître d'elles ;
Sous le régime ancien l'on me battoit souvent,
L'on me rosse aujourd'hui tout comme auparavant.

L'ABBÉ

Sors d'ici malheureux ; allons je ne puis croire
Qu'elle ait voulu commettre une action si noire.

SCÈNE XV.

L'ABBÉ, HENRIETTE

L'ABBÉ

On vient, dissimulons.

COMÉDIE.

39

HENRIETTE

Ah c'est vous? quel bonheur!
Il faut dans votre sein que j'épanche mon cœur.
Si vous saviez, l'abbé, combien je suis coupable!

L'ABBÉ

Je sais tout

HENRIETTE

Vous scavez

L'ABBÉ

Il est donc véritable?

Cet horrible complot.

HENRIETTE

Ah mes yeux sont ouverts! I
Leurs vices, dans leur club se sont trop découverts;
Pour qu'ils puissent encore tromper un cœur crédule.

L'ABBÉ

Il s'agit bien ici de ce club ridicule;
Avez vous pu former le dessein criminel
De quitter pour jamais l'azile paternel

HENRIETTE

Que dites vous l'abbé?

L'ABBÉ

Ce que vous alliez faire,
Tout à l'heure en ces lieux votre indigne beau frère
Va venir vous chercher.

LE PRÉSENT

HENRIETTE

O ciel , vous m'effraiez
 je ne vous quitté plus , ah de grace croyez
 De ce dernier forfait que je suis innocente ,
 Dans quel abîme affreux m'a démarche imprudente ,
 M'alloit-elle entraîner .

(*allant au devant de sa sœur qui paraît*)

Ah ma sœur , tous les deux ;
 Unissez vos efforts , protégez moi contr' eux ,

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS , MADAME DURIBAR ;

LA GOUVERNANTE :

MADAME DURIBAR .

Qu'est-il donc arrivé ?

L' ABBÉ

Rien , une bagatelle
 Dont l'heureux dénouïement nous rend Mademoiselle .

MADAME DURIBAR

Elle m'avoit parlé d'esprits , de revenans :

L' ABBÉ

Ces revenans ici ne viendront de long tems ,
 Je vous le garantis : supposé qu'ils le tentent
 Il ne faut point du tout alors qu'ils t'épouventent .

LA COMÉDIE.

41

A toute heure du jour viens sans crainte en ces lieux ;
De semblables esprits ne sont pas dangereux.

LA GOUVERNANTE

Je vous le disois bien , vous me traitiez de folle ,
Une autre fois Monsieur croyez moi sur parole .

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS , LE CARDINAL ,

LE MARQUIS .

LE MARQUIS au Cardinal

La Fleur ne revient point , mais il est temps , je crois ,

(Apperçevant sa femme)

C'est ma femme .

LE CARDINAL apperçevant l'Abbé

Et l'Abbé

L'ABBÉ .

Messieurs une autre fois

Prenez dans vos projets des confidents plus sages ;
Mettez un peu d'esprit aussi dans vos ouvrages .
Et dans un lieu plus sûr , sachez vous réunir ,
Mademoiselle reste , & vous pouvez partir ;
Allez seuls à Coblenz ; de vos utiles veilles ,
Allez aux fugitifs apprendre les merveilles .

H E N R I E T T E.

Dites leur que la France encore leur tend les bras;
 Qu'on a sçu leurs projets , & qu'on ne les craint pas ;
 Mais que chacun voudrait voir revenir ses frères ,
 Qu'avec peine , on les voit se bercer de chimères .
 Que mendiant partout les secours des tirans ,
 Ils apprêtent partout à rire à leurs dépens ;
 Et qu'enfin les projets de l'aristocratie ,
 Ne sont bons aujourd'hui qu'à mettre en comédie .

L E M R A Q U I S

Qu'en dites vous , mon frère ? Ils ont parbleu raison ;
 Partons ; comptez , messieurs , sur ma protection .

S C E N E X V I I I & dernière.

L E S P R È C E D E N S hors le Cardinal & le marquis.

H E N R I E T T E.

Soyez mon directeur , l'abbé , soyez mon guide ,
 Je me confie à vous .

L' A B B É

Ah , ce nom m'intimide ,
 Cet emploi près de vous serait trop dangereux .

M A D A M E D U R I B A R.

Ainsi , nous voilà donc encore tous malheureux ,

C O M É D I E

43

Un injuste devoir au célibat vous lie ;
Ma main à Duribar pour jamais est unie.

L A B B É.

Espérons , espérons que nous verrons un jour ;
Tous nos maux terminés & Dulis de retour.
Le bonheur à mes yeux ne brille point encore ;
Mais d'un bel avenir je vois naître l'aurore.

F I N .

CONSIDER

Conside^rre de seⁿre en ce^ste voies ne
comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

comme de m^eme le est en d^est^ere de la

L'AVENIR
COMÈDIE
EN UN ACTE



A P A R I S

De l'Imprimerie du POSTILLON Rue Basse-
du-Rempart de la Madeleine N°. 22.

PERSONNAGE

DULIS

UN JEUNE SAUVAGE

EUGÉNIE cy-devant Madame DURIBAR

LE CURÉ du village

Le vieux père DESCHAMPS, maire

DESCHAMPS son fils mendiant

LUCAS son gendre

Madame LUCAS sa fille

Le ci-devant marquis DURIBAR

Le dernier des CAPUCINS

Un Espagnol

Un Anglais

Un Russe

Un Turc

Un Nègre

tous députés à la fédération
universelle de tous les peuples,

Troupe de paysans et de paysannes.

A PARIS

De l'Imprimerie du POSTILLON du Breuil

La scène se passe dans un village sur le bord de la
mer.



L'AVENIR COMÉDIE

SCENE PREMIERE

Le théâtre représente une vaste campagne bien cultivée, on voit des maisons de paysan, simples mais jolies. Sur un des côtés un grand bâtiment en forme d'église : au milieu s'élève une pyramide sur laquelle des ouvriers achèvent de gravet ces mots : *Egalité, Paix et Liberté* : dans le fond et sur le haut d'un rocher une tour que d'autres ouvriers sont occupés à abattre.

LE MAIRE, LE CURÉ, LUCAS
TROUPE DE PAYSANS

épars sur le théâtre.

LE MAIRE aux ouvriers qui abattent la tour.

Courage, amis, pour mieux anéantir la guerre,
De ce reste de fort débarrassez la terre

L'AVENIR

Le curé aux ouvriers qui gravent sur la pyramide,
Confacré mes amis, un autel à la paix
Qu'en abordant icy les mortels désormais
De nos remparts détruits cherchant en vain la trace
Trouvent ce monument qui s'élève à leur place.

LUCAS

Il vient ce jour heureux, ce jour où dans Paris
 De l'univers entier, les députés unis,
 Vont se promettre amour & concorde éternelle.
 La raison, proclamant la paix universelle
 Et donnant le signal de la fraternité,
 Du crime de la guerre absout l'humanité.

LE MAIRE

Ce triomphè manquoit à la philosophie
 Le monde ne fait plus qu'une seule patrie,
 Ainsi payez des maux qu'il nous fallut souffrir,
 Notre bonheur enfin n'est plus dans l'avenir;
 Grace aux biens de l'église enfin d'un coin de terre
 Chaque cultivateur se voit propriétaire.
 Les impôts sont légers, les assignats éteints
 L'état ne doit plus rien & ses coffres sont pleins.
 On scait parler, écrire & penser au Village.

UNE FEMME

Et depuis le divorce on y fait bon ménage

LE CURÉ

Et Comme les Laics nous, nous avons nos moitiés

COMÉDIE.

5

L U C A S , à la manufacture.

Et je me rejois de vous voir mariés.
A parler net depuis que vous avez les vôtres,
Nous sommes beaucoup plus tranquilles sur les nôtres.

U N P A Y S A N accourant

Une lettre.

L E M A I R E prenant la lettre

De qui ?

L E P A Y S A N

De notre Ancien Pasteur.

L E M A I R E

De monsieur l'Evêque ?

L E P A Y S A N

Oui.

L E C U R É

De mon prédecesseur ?

Il faut que tout le monde entende sa lecture.

L E M A I R E en montrant le bâtiment en
forme d'Église.

Lucas aux ouvriers de la manufacture,

Va dire sur le champ qu'ils viennent en ces lieux.

Lucas entre dans la manufacture et revient
bientôt avec tous les ouvriers.

L I M A I R E faisant signe aux ouvriers qui travaillent à la tour

Vite accourez

(*Les ouvriers descendant*)

LE CURÉ

Sans doute , il nous fait ses adieux.

Ah combien vous devez regréter un tel pere,

Que je voudrois encore n'être que son vicaire.

*Tous les paysans se rasssemblent autour du maire et
Écoutent la lecture de la lettre avec le plus grand intérêt.*

LE MAIRE lisant

- » Je fus mes bons amis , dix ans votre pasteur,
- » Pour vous quitter qu'il en coute à mon cœur;
- » Je me vois par votre suffrage ,
- » Évêque du département;
- » D'accepter ce poste important,
- » Je me suis senti le courage.
- » Mais pour me consoler de vous avoir perdus ,
- » Il falloit toutes les vertus
- » Du brave homme à qui je vous laisse.
- » Bon prêtre , bon mari ; son active tendresse ,
- » Dans mes soins près devous m'aidoit depuis long-tems
- » Quel meilleur choix pouviez vous faire?
- » Il merite de tels enfans
- » Si vous meritez un tel pere.

UNE FEMME interrompant:

Puisse le ciel verser sa faveur sur tous deux

COMEDIE.

7

UNE AUTRE femme:

Et leur donner un jour des enfans dignes deux.

LE MAIRE continuant

» Votre village est sur la route
» Des voyageurs de vingt pays,
» Qui pour sceller la paix, se rendent à Paris,
» Il ne faut point qu'on vous presse sans doute
» De remplir les devoirs de l'hospitalité,
 » Cet usage a fait en partie
 » La gloire de l'antiquité;
» Et c'est une vertu parmi nous rétablie.
» Ma belle sœur, jadis madame Duribar
 » De notre ville à l'instant même part,
» Et va porter chez vous l'amour qui la tourmente.
 » C'est sur vos bords que s'embarqua Dulis,
 » C'est assez pour que son amante;
 » Ne puisse plus vivre en d'autres pays.
» Adieu mes chers enfans, puisse l'être suprême,
 » Éterniser votre bonheur;
» Songez, songez souvent à votre ancien pasteur
 » Chérissez le comme il vous aime.

LUCAS

Ainsi, nous verrons donc ce soir ta belle sœur.

LE MAIRE

Ce Dulis dont il parle est bien cher à mon cœur

L'AVENIR.

Je ne l'ai jamais vu, mais il sauva ma fille,
Et pour cette action, fut mis à la Bastille,

LUCAS.

Grâce à ce Duribar, de notre bon curé
Qui fut tromper la cœur, puis en fut séparé
Et puis vit comme il peut dans la ville voisine.

LE MAIRE.

Oui : c'est lui qui pour mieux consommer ma ruine,
Voulut perdre ma fille & pervertit mon fils.
C'est alors que je vins en ces lieux, mes amis,
Où je serois heureux sans cet enfant coupable.

LUCAS.

Vous ne savez donc rien de son sort misérable ?

LE MAIRE.

Rien.

LUCAS.

Eh bien, oubliez ce coupable Deschamps,
Songez à votre fille, à vos petits enfans ;
À votre gendre enfin, qui comme eux vous révère.
À vos concitoyens votre existence est chère,
Puissé notre amitié vous donner de beaux jours.

(Pendant la fin de cette scène, les ouvriers remontent vers la tour : parvenus au haut du rocher, ils jettent les yeux vers la mer, et l'un d'entre eux s'adressant aux paysans qui sont restés en bas, sécrie)

Venez, des malheureux vous demandent secours,
Les voyez vous luttant contre une mort certaine,

COMÉDIE

Sur de frêles débris que le courant entraîne.

(*Les paysans montent tous sur le rocher*)

L U C A S se jettant dans une barque avec quelques autres.

Juste ciel mes amis, volons à devant d'eux.

(Il se fait un moment de silence, les paysans restent sur le rocher les yeux fixés sur la mer & témoignent leurs inquiétudes par leurs gestes.)

S C E N E I I

LES PRÉCEDENS, DULIS, UN JEUNE SAUVAGE.

(La barque revient et ramène Dulis, et le Jeune Sauvage)

L U C A S

Les voila, les voila.

Ils sortent de la barque et les paysans les ramènent en groupe sur le devant du théâtre.

L E S A U V A G E

Français trop généreux

Voyez l'émotion de mon ame attendrie :
J'allois périr, j'allois perdre plus que la vie,
En voyant avec moi périr mon bienfaiteur.

D U L I S

Renferme tes transports dans le fond de ton cœur

TO

L' A V E N I R

Jeune homme, il valoit mieux pour moi mourir peut-être
Que d'aborder encore aux lieux qui m'ont vu naître.

LE SAUVAGE aux paysans

Graces pour ses discours son cœur est bon, messieurs,
Mais fortement aigri, par vingt ans de malheurs.

LE MAIRE

Eh bien, pour les calmer, faites nous les connoître:

DULIS

Non?

LE CURÉ

Mais nous pourrions!

DULIS

Rien.

LUCAS

Chez qui croyez vous être?

DULIS

Chez des hommes,

LE CURÉ

Eh bien

DULIS

Je les déteste tous.

LE MAIRE

Par vos persecuteurs ne jugez pas de nous.

COMÉDIE

DULIS

Laissezmoi.

LE CURÉ

La pitié deviendroit a la fin importune
Laissons les mes amis, respectons l'infortune.

SCENE III.

DULIS, LE JEUNE SAUVAGE

LE SAUVAGE

Mais pourquoi toi qui sais si bien te faire aimer,
Dans ta haine toujours ainsi te renfermer ?

DULIS

Faut-il te rappeller ma déplorable vie ?
Trahi par mon amante & fuyant ma patrie ;
Proscrit par tout, je cherche un désert ignoré ;
Du reste des mortels ou je sois séparé.
Je te rencontre alors chez un peuple sauvage,
Tu n'avois point perdu la candeur du jeune age !
En toi je crois trouver un charme à ma douleur,
Je te forme l'esprit sans te gâter le cœur ;
Bientôt m'applaudissant de mon heureuse peine.
Je sens à ton aspect d'iminuer ma haine.
Partis depuis dix ans , quatre de nos vaisseaux,
Arrivent sur les bords ; des lors plus de repos
Tu veux connoître, voir cette moitié du monde,
Célèbre par ses arts , comme en crimes féconde.
Envain à tes desseins , je prétends résister

L'AVENIR

Quand moi même je sens dans mon sein fermenter
Je ne sais qu'elle ardeur , ou qu'elle frénésie
Qui me fait regréter mon ingrate patrie.
Qu'aurois-je fait sans toi sur ces bords éloignés?
Nous partons & bientôt tous les vents déchainés
De la Mer sous nos pas ouvrent les précipices ;
Je voyois approcher ma mort avec délice .
Mais il faut que pour toi je prolonge mes jours ,
Je ranime ma force & grâce à mes secours ,
Nous nous sauvons tous deux; le reste fait naufrage.
À peine j'ai touché ce funeste rivage ,
Que mon cœur à l'aspe des lieux où j'ai souffert ,
Aux transports de la haine à l'instant s'est rouvert.
C'est sur ces bords que j'ai contre la France entière
De mes pieds en partant secoué la poussière :
Les lieux sont bien changés , mais je les reconnois
Icy j'ai vu jadis , des Landes , des Marais.
De ces terrains perdus la cupide industrie ,
À fait un champ fertile , une vaste prairie.
Vas , cours , égare toi dans ce monde trompeur :
De la corruption si tu sauves ton cœur ,
Dupe de faux amis , fatigué d'une vie
Par les grands , les fripons & les sots poursuivie ,
Aux vilz Européens abandonnant ces bords ;
Tu voudras retourner dans les bois d'où tu fors.

LE SAUVAGE.

L'homme est-il donc ici méchant de sa nature ?
Le pays , m'a-tu dit , a changé de figure ;

C O M É D I E

(13)

Pourquoi l'homme à son tour n'auroit-il pas changé ?

D U L I S.

Non , non , jusqu'à ce jour le mal s'est prolongé .

(En montrant la manufacture)

Voistu ce bâtiment de Gortique structure ?

Là , des hommes oisifs étouffent la nature ,
S'engraissent , dans le sein d'un coupable repos ,
Et pour adorer Dieu sont payés par des sots .

(En montrant la forteresse)

Vois tu sur ce rocher cette masse de pierres ?

La sont vendus aux rois , pour massacrer leurs frères ;
Sont payés , pour donner ou subir le trépas ,
Des brigands décorés du titre de soldats .

(En montrant la piramide)

Voistu ce monument , ce magnifique ouvrage ?

D'un peuple de flateurs , c'est le bannal hommage .
Élevé pour cacher des grands la nullité ,
Et pour mentir encore à la postérité .

(le jeune sauvage s'approche et lit tout haut les mots
qui sont gravés sur la piramide)

Égalité , Paix & Liberté .

D U L I S.

Comment ?

L E S A U V A G E .

Lis .

DULIS.

Ce miracle a-t-il bien pu se faire ?
 Non ! l'homme qui paroît m'atteste le contraire.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, *le dernier des capucins.*LE CAPUCIN *sor de la manufacture.*LE SAUVAGE *l'appercevant.*

Quel est ce monstre là ?

DULIS.

Je veux l'interroger :

De quelqu'abus enfin on s'est pu corriger :
 Voyons, examinons. Salut réverend père,
 Surun point important daignez me satisfaire.
 De ce couvent peut-être êtes vous le gardien ?

LE CAPUCIN.

D'où venez vous, Monsieur ?

DULIS.

De loin.

LE CAPUCIN.

Je le vois bien !

Apprenez qu'ici bas je n'ai plus de confrères,
 Tout est anéanti, chapitres, monastères,
 Moines blancs, gris, noirs, bruns, carmes, bénédictins ;
 Et je suis hélas le dernier des capucins.

C O M É D I E

15

D U L I S.

Quoi, les français n'ont plus de moines qu'ils encensent,
Qui gouvernent les fots , poursuivent ceux qui pensent;

L E C A P U C I N.

Non, on croit aujourd'hui , guidé par Belzébuth,
Pouvoir jouir de tout & faire son salut .
La foi dans tous les cœurs se trouve compromise ;
Pièce à pièce en détail ils ont vendu l'église.
Notre couvent restoit, & c'étoit le dernier,
J'espérois y manger , y dormir , y prier ,
Y chanter vêpres seul jusqu'à ma dernière heure ;
Un fabriquant l'achète , il faut bien que je pleure ,
Quand j'y pense: j'ai vu maint actif ouvrier,
Changer le réfectoire , en un vaste atelier.
Mais en vain près de moi tout chancelle , tout tombe ;
En digne capucin j'entrerai dans ma tombe .
Jusqu'au dernier moment je soutiendrai le choc .
Je suis moine d'honneur & mourrai dans le froc
Si l'on se contentoit de notre apostasie ,
Passe ; mais on fait pis , Monsieur , on nous marie;

D U L I S.

Comment expliquez vous ?

L E C A P U C I N.

Grace à certaine loi ,
Je puis me marier si quelqu'un veut de moi .
C'est trop ouvertement autoriser les crimes ;

Un prêtre , un moine avoir des enfans légitimes ?

DULIS.

Le Pape qu'en dit-il ?

LE CAPUCIN.

Le Pape est marié ,
 Ce n'est pas l'embarras on me fait amitié ,
 Dans le canton , chacun respecte ma misère ,
 On me paye avec soin ma rente viagère ,
 On ma toujours laissé ma chambre du couvent ,
 Enfin il ne tiendroit qu'à moi d'être content ,
 Mais vous devez sentir d'où provient ma tristesse ,
 Des franciscains en moi va s'éteindre l'espece .

LE SAUVAGE.

Qu'elle étoit s'il vous plait , votre profession ?

LE CAPUCIN

De prier , de donner mon absolut ion.
 Le front chauve , pieds nuds , barbe longue & teint blême ;
 Pour vingt écus , j'allois prêcher tout un carême .
 Je fissois mes sermons n'en pouvant acheter :
 Par fois pour le couvent j'allois au loin quêter ,
 Du bienheureux François distribuant l'image ,
 En mendiant mon pain de village en village ,
 Je dimois sur le bien qu'on avoit épargné .

LE SAUVAGE.

Comment manger le pain que l'on n'a pas gagné !

C O M É D I E.

17

L E C A P U C I N.

Mais ne gagne ton pas , Monsieur , ce qu'on demande ?
Qu'est devenu le temps ou chacun d'une offrande ,
Honoroit en passant la bourse du quêteur ?
Le corps des mandians manquoit-il donc d'honneur !
De sa destruction je ne vois pas la cause .

S C E N E V.

L E S P R É C É D E N S , D E S C H A M P S.

D E S C H A M P S s'approchant piteusement de *Dulis*
& tendant la main.

Monsieur par charité donnez moi quelque chose.

L E C A P U C I N

Juste ciel ; c'en est un ! dernier des mendians ,
Le dernier capucin te trouve après dix ans ,
Viens mon digne soutien viens mon cher qu'on t'embrasse
C'est à toi quà ma mort appartient ma bésace .

L E S A U V A G E à *Dulis*

Mais tu m'avois parlé de crimes & d'abus ,
Où sont ils ?

D U L I S .

Je ne sc̄ais ce qu'il sont devenus ;
Écoutons celui ci ; je crois le reconnoître .
Oui c'est ce vil Deschamps : que va dire le traître ?

LE CAPUCIN à Deschamps.

Parle, raconte moi par quel heureux destin,
Tu te trouves forcé de mandier ton pain.

DESCHAMPS

Helas ; je fus valet , contrebandier , corsaire.
Garde chasse , commis , soldat , filou , faussaire:
Et j'ai fait mon chemin , je suis à l'Hopital.
Un jour je m'avisai d'entreprendre un journal,
Et faisant circuler mes feuilles mensongères ,
J'étois heureux pendant les troubles nécessaires ,
Qu'après soi l'anarchie un moment entraîna ,
Bientôt mes abonnés me planterent tous là,
Il me fallut chercher un autre train de vie ,
La chicane à mon ame aux remords endurcie ,
Offroit encore un champ où l'on pouvoit glaner :
Sur du papier timbré j'appris à grifonner ,
Et d'huissier exploitant je pris une patente .
Tout alloit bien usant de la grace étonnante ,
Que je reçus du ciel pour de pareils emplois ,
Je me formois dans l'art de souffler les exploits ,
Mais insensiblement tous mes cliens partirent ,
De tous ceux qui j'adis au palais s'enrichirent ,
Instruisant , commentant , ou jugeant les procès ,
Ils ne reste aujourd'hui que les juges de paix.

DULIS.

Quels sont ces magistrats ?

COMÉDIE.

19

D E S C H A M P S.

Des lâches , des faux frères ,
Sans mémoire de frais qui jugent les affaires ,
On se livrait alors à la fureur du jeu ,
De cette passion je rendis grâce à Dieu ,
Et prenant pour moitié femme accorte & jolie
Je donnai bal , souper , & tins académie .
De Biribi , Brelan , Trictrac & Pharaon .
Vous savez qu'il faut être au jeu dupe ou fripon ?
J'étois fripon , Messieurs , & je dupois les autres .
Mais lasse de vuider ses poches dans les nôtres ,
La dupe s'éloigna , mon souper fut désert ;
C'est bien pis aujourd'hui , cartes , jeux , tapis vert
Sont des mots inconnus , je vois toute la France ,
Qui pour se réformer rentre dans l'ignorance .
De l'amour des beaux arts on n'est plus possédé ,
Je suis le seul qui sache escamoter un dé .

L E S A U V A G E

Que fis tu ?

D E S C H A M P S

De rechef j'exercai mon génie ,
Quoi que foible & poltron payant d'effronterie .
Je me fais le prévôt d'un maître feraîleur .
Et je deviens expert en fait de point d'honneur .
Le bon temps , chaque jour , pour une bagatelle
À Vincenne , à Boulogne on portoit sa querelle .

L'AVENIR

On n'en mourroit jamais , on se blesloit un peu ;
 On faisoit admirer la grace de son jeu !
 Puis un embrassement terminant la partie ,
 Chacun rentroit chez soi plein de gloire & de vie.
 Et revenoit chez nous essayer nos fleurets.
 Mais la philosophie a fait tant de progrés !
 Qu'aux François d'aujourd'hui l'escrime est inconnue .
 Comment vivre , Monsieur , personne ne se tue ?

DULIS

Comment plus de procès , de duels , de jeux !
 Suis-je en France ?

DESCHAMPS

Oui Monsieur , ces changemens affreux
 Ne la rendent helas ! que trop méconnaillable
 Ce n'est pas tout , cherchant dans mon sort misérable
 Quelqu'honnête métier qui pût durer toujours
 Je me fis par reförme enfin courtier d'amour.
 Quoi qu'en ce noble état j'eusse trop de confrères ,
 Je conduissois encore joliment mes affaires ;
 Je l'exercois si bien & j'étois si savant ,
 En ce qui concernoit ce commerce innocent ;
 Soit qu'on eut quelque cœur ou quelque bourse à prendre
 Qu'il fallut acheter ou bien qu'il fallut vendre ,
 Que j'attirois à moi la Fleur des amateurs .
 Mais voilà tout à coup l'esprit des bonnes mœurs ,
 Qui vient mal à propos saisir toutes les ames
 Et nous ne voyons plus par tout qu'honnêtes femmes .

Dulis

C O M É D I E.

21

D U L I S

Ah c'est fort par exemple.

D E S C H A M P S

Oui c'est fort étonnant.

J'en conviens avec vous, le fait est vrai pourtant.

Tendre & fidelle épouse & sur tout bonne mere

Croiriez vous qu'aujourd'hui chaque femme n'est fière

Que d'aimer son mari , de nourir ses enfans ?

Que les maris sont tous empessés , complaisans ,

Tout le monde est instruit , tout le monde fait vivre

On boit modérément , jamais on ne s'enivre.

On ne dispute plus sur le culte divin ,

On croit servir le ciel en aimant son prochain.

Aux moindres fonctions c'est le peuple qui nomme

Son choix tombe toujours sur le plus honnête homme

Le commerce & les arts sont en activité;

Ils ne connoissent plus cette inégalité ,

De l'excés de richesse à l'excés d'indigence ,

Et l'univers entier se trouve dans l'aissance.

Plus de grands à flatter , plus de banquerouliers ;

Chacun paye avec soin ses moindres créanciers.

L'homme dans son ami jamais ne trouve un traître

C'est l'âge d'or enfin que nous voyons renaitre.

L E S A U V A G E

Pourquoi , s'il est ainsi , tant pleurer au jourd'hui?

D E S C H A M P S

Eh, Monsieur je vivois des sottises d'autrui :

Je me serais déjà jetté dans la riviere,
Si je n'avois encore quelque espoir en mon père.
Je viens exprès le voir , embrasser ses genoux.

D U L I S

Quoi ton père est ici?

D E S C H A M P S

D'où le reconnoissez vous?
Eh mais... Se potirroit-il?oui vraiment c'est vous même!
Oui je vous reconnois à ma frayeur extrême.
C'est vous qui m'appliquant un énorme soufflet
Lorsque ma sœur de force avec moi voyageoit....

D U L I S

Eh bien... parle... maraud , ici que fait ton père ?
Réponds

D E S C H A M P S

De ce village on dit qu'il est le maire.

L E C A P U C I N

Quoi vous seriez le fils de ce digne vieillard
Qui prend à ma misère une si grande part?
Le chef des ouvriers de la manufacture!

D E S C H A M P S

Oui monsieur.

D U L I S

Menez moi vers lui , je vous conjure

Dul's s'avance pour entrer dans la manufacture;
dans ce moment , deux paysans amènent le marquis.

C O M É D I E

23

*Undes deux entre dans la manufacture pour aller averir
le maire*

S C È N E V I

LES PRÉCÉDENS LE MARQUIS DEUX PAYSANS

U N P A Y S A N *au marquis*

Venez chez nôtre maire , et vous saurez de lui,
Que vous n'avez point droit de chasser chez autrui.

D U L I S *se retournant en voyant le marquis*
C'est le Marquis , j'ai peine à retenir ma rage.

L E M A R Q U I S

Bon Dieu , pour un lapin voila bien du tapage ;
Je le payerai

L E P A Y S A N

Non pas ; il faut punition.

D E S C H A M P S

Mon cher maître, comptez sur ma protection,
Je vais parler pour vous à mon père

L E M A R Q U I S

Veillai-je !

Je m'y perds , on m'arrête et Deschamps me protège.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE MAIRE
 LE PAYSAN *au maire, en montrant le marquis.*
 Cui, monsieur le voila.

LE MAIRE *au marquis*
 Comment, monsieur, c'est vous?

LE MARQUIS
 Moi même, venge toi, mons Deschamps; à tes coups
 La fortune m'expose; allons, prends ta revanche.

LE MAIRE
 Je ne vous entendis pas.

LE MARQUIS
 Que ton ame soit franche.
 Pour un lapin, tu fus amené devant moi,
 Pour le même sujet, je me vois devant toi.
 A te punir jadis j'employai ma puissance;
 Tu vas faire servir la tienne à ta vengeance.

LE MAIRE
 Mon malheur par le votre est assez expié,
 Vous me connaissez mal, je l'avais oublié.

DESCHAMPS
 Je ne mérite pas un si vertueux père,

C O M È D I E

25

L E M A I R E

Juste ciel ! c'est mon fils.

D E S C H A M P S

Calmez votre colère,

Voyez l'enfant prodigue embrasser vos genoux.
Nous fumes des vauriens; hélas pardonnez nous
De nous bien comporter, nous vous donnons parole.

L E M A I R E

Tu m'as fait bien souffrir; ton aspect me console,
Embrasse moi, mon fils, que tout soit effacé,
Et dans notre bonheur oublions le passé.
A votre égard, monsieur, une équité rigide
Dans mes décisions doit me servir de guide :
C'est la loi contre vous qui me force à sévir,
Il m'en coutre beaucoup, monsieur, de vous punir
Mais il faudra payer l'amende le dommage :
J'espère à l'avenir que vous ferez plus sage.

U N P A Y S A N *au marquis*

Allons, payez.

L E M A R Q U I S

Payez.... N'aurais tu pas sur toi
Deschamps, quelque monnoye ?

D E S C H A M P S

Ah oui comptez sur moi
J'en demande, comment voulez vous que j'en prête?

L E M A I R E (*à part*)

J'entends

(*haut*) Je me souviens, à propos, d'une dette
Que j'avois contractée envers monsieur, jadis;

(*il vaye les paysans*)
Il faut que je l'acquite; allez mes bons amis.

L E M A R Q U I S confondu
Monsieur....

D U L I S au marquis

Infortuné, tu fus long-tems coupable,
Mais le remords t'afflige et le malheur t'accable.
Ce vieillard généreux me dicte mon devoir.
Puissent ceux qu'autrefois opprima ton pouvoir,
Suivre tous, envers toi l'exemple qu'il me donne,
Prends courage; Dulis te plaint et te pardonne.

L E M A R Q U I S
Que vois-je c'est Dulis?

L E M A I R E

Dulis? est-ce bien vous?
*Courant à la porte de la manufacture et appellant à grand
cris.*

Ma fille, mes enfans, venez, accourez tous.
Dieux quel ravissement s'empare de mon ame!

L E M A R Q U I S

Il revient tout exprès pour épouser ma femme,

SCENE VIII

LES PRÉCEDENS, LUCAS, SA FEMME,
SES ENFANTS.

LE MAIRE à sa fille.

C'est Dulis, c'est celui qui t'a sauvé l'honneur.

MAD. LUCAS tombant aux genoux de Dulis
avec toute sa famille.

Mon mari, mes enfans, c'est votre bienfaiteur
(à Dulis)

En nous voyant heureux, contemplez votre ouvrage.

LE SAUVAGE à Dulis

Eh bien te repens tu toujours de ton voyage?

LE CAPUCIN à l'autre bout du théâtre avec Deschamps
et le marquis

Je ne sais pas pourquoi je suis tout attendri.

DESCHAMPS

Et moi de même, allons, me voilà converti,
J'ai fait bien des métiers, mais aujourd'hui pour vivre
Le métier d'honnête homme est celui qu'il faut suivre
Le Capucin et Deschamps entrent dans la manufacture

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, hors Deschamps et le capucin

EUGÉNIE

TROUPE DE PAYSANS

(Eugénie paroît au haut de la colonne & descend au milieu d'une troupe de paysans & la salue)

MADAME LUCAS à Dulis

C'est votre amante,

DULIS

O ciel!

LE MARQUIS

Sortons.

DULIS

Il faut la faire

LE MARQUIS arrêtant Dulis

Eh non restez, Monsieur, c'est moi qui dois partir.
 Vous pouvez de Dunoir aimer en paix la fille
 Et mes rivaux n'ont plus à craindre la Bastille.

(le Marquis sort

MADAME LUCAS, allant au devant d'Eugénie.

Venez, il est ici,

C O M E D I E.

29

E U G È N I E

Dulis !

D U L I S *la repoussant*

Éloignez vous

Laissez un malheureux & suivez votre époux,

L E S A U V A G E à Eugénie

Oui fuyez , venez vous pour aigrir sa blessure ?

Loin de vous , je l'ai vu pleurer votre imposture

Que sa douleur doit croître en vous voyant ici ,

Perfide ! avez vous pu l'abandonner ainsi?

Ah l'on agit bien mieux dans mon pays sauvage ,

La femme à son amant qui promet mariage

Ne fait point mariage avec d'autre que lui.

E U G È N I E

Au lieu de maccabler prétez moi votre appui.

J'abhorrois le Marquis,mais il m'offroit ta grace;

Mais mon pere étoit loin. mettez vous à ma place ,

Timide , sans amis , sans guide , sans conseil

Je me laissai tromper : quel horrible reveil

De mon cruel époux , m'apprit la perfidie ?

Que d'un moment d'erreur je fus long tems punie.

D U L I S

Qu'entends-je ? je serois encor cher à ton cœur.

Cruelle; ton amour ajoute à ma douleur

Ton mari

L'AVENIR

EUGÉNIE

Ne l'est plus

DULIS

Comment?

EUGÉNIE

Grace au divorce.

MADAME LUCAS

A garder nos maris plus de loi qui nous force.
Mainte femme a déjà formé d'autres liens.

DULIS

O ciel ! & qu'as tu fait ?

EUGÉNIE

Moi j'ai brisé les miens

DULIS

Eh bien viens avec moi , suis cette terre ingrate
Ou gémit l'innocence , ou l'injustice éclate
Au bout de l'univers , suis ton amant.

EUGÉNIE

Pourquoi

Veux tu fuir ton pays ? Il est digne de toi.

DULIS

Quoi Deschamps ne m'a point bercé de sortes fables?
De si grands changemens me semblent incroyables.

COMÉDIE.

31

LE MAIRE

Ayez un peu de foi pour notre liberté.

DULIS

Votre fils m'auroit dit

LE MAIRE

La pure vérité.

Restez, soyez heureux, demain sans plus attendre
Allez à votre pere offrir son nouveau gendre.

DULIS

Je verrai donc encore mon premier bienfaiteur !

EUGÉNIE,

Tu le verras heureux, lui, son gendre, ma sœur:
Mes malheurs seuls troubloient la paix de la famille,

DULIS.

Quel est donc le mari de sa seconde fille?

EUGÉNIE.

C'est l'abbé.

DULIS.

Ce jeune homme. . .

L'AVENIR

LE MAIRE

Oai notre ancien curé,
 Que vous avez laissé garçon & tonsuré,
 Que vous allez revoir évêque, époux & père.

DULIS.

O France, à tes enfans que tu dois être chère.
 Je vois à chaque pas les vices, les abus,
 Remplacés par les loix les mœurs & les vertus.

LE SAUVAGE.

Retourne en mon pays puisque c'est ton envie,
 Quant à moi je choisis la France pour patrie.

LE MAIRE aux ouvriers qui abattent la tour
 Enfans, reposez vous, c'est assés pour un jour.

DULIS.

Que font-ils donc la haut ?

LE MAIRE

Ils abbattent la tour.

DULIS.

Mais vous êtes donc fous ; si nous avons la guerre ,
 La côte est exposée & gare l'Angleterre.

LE MAIRE.

Mais nous avons la paix & nous l'aurons toujours.
 Ce n'est plus une paix, fruit du calcul des cours,
 L'humanité là faite & non la politique.
 Ce n'est pas tout , laissé du pouvoir despotique,

COMÉDIE

33

Chaque peuple à son tour a su briser ses fers;
Et la France a servi d'exemple à l'univers.

D U L I S .

Ainsi donc ton projet bon abbé de Saint-Pierre,
Pour les mortels changés n'est plus une chimère.

L E M A I R E

Des quatre coins du monde on accourt à Paris.
Le quatorze juillet est le jour qu'on a pris.
Pour finir dignement ce glorieux ouvrage
De nombreux voyageurs traversent ce village,
Et nous nous empressons de les bien recevoir,
Ce sont depuis huit jours des fêtes chaque soir.

(on entend un prélude de marche)

Tenez, j'entends déjà notre orchestre champêtre,
Et nos frères bientôt à nos yeux vont paraître.

(Pendant tout le dialogue précédent, les paysans sont épars sur le théâtre, les uns s'embarquent, les autres montent sur la colline, ils sont tous censés aller au devant des voyageurs qui doivent arriver le soir. On voit arriver aussi successivement, un Espagnol, un Anglais, un Russe un Turc, un Nègre, tous avec les habits de leur nation, les uns par mer, les autres par terre à mesure qu'ils arrivent, les paysans se pressent autour deux & semblent se disputer l'honneur de leur donner l'hospitalité enfin après les deux derniers vers on entend une musique champêtre & on voit paraître au milieu d'un groupe de paysans, les cinq voyageurs se tenant tous cinq par la main.)

SCENE

LES PRÉCÉDENS LES, CINQ VOYAGEURS

LE MAIRE aux paysans,

Pour vos frères tressez des guirlandes de fleurs,
Français, à vos amis prodiguez les honneurs.

(*Les paysans distribuent des couronnes civiques aux voyageurs.*

DULIS.

Les peuples se liguaient pour se faire la guerre,
Et je les vois unis pour la paix de la terre.
O mortels, je vais donc cesser de vous hair.

L'ANGLAIS.

Goddem, Français, chez vous il fait fort bon venir.
De votre bon accueil, frères, je vous rends graces.
Mais nous le méritons, en marchant sur vos traces.

DULIS.

Le monde entier a-t-il abjuré ses erreurs ?

LE MAIRE aux étrangers.

Amis, répondez lui; nos vices, ses malheurs,
Avaient ouvert son ame à la misanthropie;
Qu'à votre voix encore il chérisse la vie.

L'ANGLAIS a Dulis.

L'anglais eut comme toi ces chagrines vertus.

C O M È D I E.

35

Il a perdu sa haine en perdant ses abus.
Toute dissension de notre isle est bannie,
Et notre double chambre est enfin réunie.

L' E S P A G N O L.

De l'inquisition les bûchers sont éteints;
Et c'est surtout des Juifs & des Américains,
Que nous nous empressons d'adoucir les misères,
Pour expier au moins, les crimes de nos pères,

L E T U R C.

Par nous, le despotisme est éteint pour toujours,
Les sciences, les arts embellissent nos jours,
Le moindre citoyen à Bizance sait lire,
Et nous avons joué Mahomet & Zaïre.

L E R U S S E *au Turc.*

N'ai-je pas eu l'honneur de vous voir quelque part
Monsieur le Turc ?

L E T U R C.

Eh mais, est ce vous par hazard
Qui dans Ismailow, me fendites l'oreille ?

L E R U S S E

Oui vraiment.

L E T U R C.

Ah parbleu, vous frappez à merveille

L E R U S S E

Mais vous qui me parlez, vous vous battez fort bien;
Le coup que je reçus de vous valoit le miea.

L' AVENIR

LE TURC

Comme l'on se retrouve !

LE RUSSSE

Allons, mon très cher frère
Faisons la paix.

LE TURC

La paix est fort aisée à faire
Dites moi, s'il vous plaît, pourquoi nous battions nous?

LE RUSSSE

Je n'en sais rien

LE TURC

Ni moi

LE RUSSSE

Nous étions de grands fous.

LE TURC

Je servais le Sultan

LE RUSSSE

Et moi l'Impératrice

LE TURC

J'aime bien mieux vous voir ici qu'à son service.

(Une troupe de paysans s'empresse autour d'un étranger, le charge de couronnes de fleurs, l'étranger semble repousser leurs hommages).

UN PAYSAN à l'étranger

Pourquoi fuir les honneurs qui vous font préparez

L'ÉTRANGER

Je ne mérite pas l'honneur que vous me faites ;
Je fus jadis plus grand que tous tant que vous êtes.

LE PAYSAN

Vous étiez roi peut être ?

L'ÉTRANGER

Encore mieux que cela,

LE MAIRE

Que diable étiez vous donc ?

L'ÉTRANGER

J'étois le grand Lama,
Dieu, comme vous savez, lançant au lieu de foudre
Des bulles qui faisoient rentrer l'ipime en poudre.
Mesignorans sujets encor plus sots que moi
Venoint innocemment s'adresser à leur roi ,
Les uns pour épouser leur cousine germaine ,
D'autres , pour faire gras deux jours de la semaine ,
Baisant mes pieds , n'osant penser sans mon aveu.
Par le diable , envoyé , pour détronner le dieu ,
Voila qu'un beau matin , un bel esprit de France
Est venu se moquer de ma toute puissance ;
J'ai voulu l'accabler de ma divinité ;
Tout le Tibet imbu de son impiété ,
Rit au nez de son dieu , le traite d'imbécille ,
Et puis , pour rafermir ma cervelle fragile ,
M'emballe pour la France , ou par compassion ,

On veut bien me payer certaine pension
Qui monte à mille écus.

L E M A I R E

Pour un dieu, c'est bien mince.

L E L A M A

En dieu disgracié j'ai couru la province.
Je commence à m'instruire , eufin ; ma guérison
S'opère , & j'ai par fois des momens de raison.
Par les malheurs d'autrui mon faible esprit s'exerce.

(En montrant deux étrangers qui sont venus avec lui)
Voici le grand Mogol et le Sophi de Perse
Qui se virent jadis comme moi très puissants ;
A qui pour avoir fait par trop les insolens ;
Leurs peuples ont donné leur congé dans les régles ;
Pauvres gens, comme moi, qui ne sont pas des aigles.
Nous allons à Pais pour récréation
Voir de tout l'univers la fédération.
Pour le coup c'en est fait , il n'est plus d'espérance
De rendre à nos sujets leur première ignorance,
Rois , prêtres , empereurs , moines , petits , où grands
Courageux où poltrons , fripons , où conquerants ,
N'ont et jamais n'auront désormais sur la terre ,
D'apôtres , de soldats , ou de dupes à faire.

L E M A I R E à Dulis

Eh bien vous l'entendez. Tout abus à pris fin.
Le Juif mange du porc , et le Turc boit du vin.

(39)

Des bords du Sénégal , au rivage du Tibre
L'homme est sensible....

L E T U R G

Instruit,

L' A N G L A I S

Gai,

L' E S P A G N O L.

Tolerant,

L E N É G R E

Et libre.

D U L I S

Vous aussi. Juste ciel ! ainsi donc ; pour avoir
Et les cheveux crêpus et le visage noir ,
Vous n'êtes plus reduits à gémir sous un maître ;
Ainsi , l'homme est heureux et mérite de l'être.

Est-ce un songe ? Grand dieu , prolongez mon sommeil . ;
Épargnez moi , Grand dieu , le chagrin du réveil ;
Ou plutôt , vous , mortels , vous , premières victimes
De vos abus , frappez , extermez les crimes ;
Avancez , avancez votre félicité ,
Et faites de mon songe une réalité .

F I N .

